

Ble Vert

32855

F.N.C.D.
Bibliothèque

DE L'EXISTENCE ET DES MOUCHES

D'après *Purgatoire* et *Hostiles* et une fin originale de
Dominique Bréda

Théâtre d'Appoint

Octobre 2012

- 12 tableaux
- distribution: troupe

LA VIE

BEBE 1 – Bonjour...

BEBE 2 – Bonjour !

BEBE 1 - Vous êtes né quand ?

BEBE 2 – Ah ben juste là, maintenant. Il y a une bonne heure.

BEBE 1 – Moi aussi, c'était ce matin. J'ai deux heures de plus...

BEBE 2 – Ah, c'est bien. ça s'est bien passé ?

BEBE 1 – Super... super, comme sur des roulettes. Et vous ?

BEBE 2 – Oui. Plutôt bien. A part qu'il a fallu un petit coup de forceps. Je l'ai un peu pris là **MONTRE SA POMMETTE**, mais rien de bien sérieux.

BEBE 1 – Il faut ce qu'il faut, hein.

BEBE 2 – Oui oui, bien sûr, je suis sûr que le gynéco a pris la bonne décision, ça ne sert à rien de prendre des risques inutile, c'est certain.

BEBE 1 – Et la maman?

BEBE 2 – Bien bien, ça s'est bien passé, donc heu... Bon, un accouchement, c'est pas rien non plus, hein.

BEBE 1 – ça...

BEBE 2 – Et vous.

BEBE 1 – Super, super. Elle dort, là.

BEBE 2 – Autant qu'elle se repose, hein.

BEBE 1 – Je m'appelle Hugo, au fait. **IL TEND LA MAIN.**

BEBE 2 – Enchanté, moi c'est **ELLE REGARDE SON BRACELET...** Naomi... Ah non, Noémie.

BEBE 1 – Montrez un peu pour... ah oui, Noémie, c'est ça.

BEBE 2 – Les gens écrivent n'importe comment, c'est incroyable.

BEBE 1 – Désastreux. Au risque de paraître un peu vieux jeu, moi je trouve qu'une belle écriture, c'est quelque chose d'important.

BEBE 2 – Tout à fait, ça fait partie de la forme, c'est évident.

BEBE 1 – Oui, moi je pense qu'écrire proprement, c'est aussi penser proprement.

BEBE 2 – Certainement. Encore qu'on puisse écrire très proprement des choses très sales.

BEBE 1 – Bien sûr, bien sûr, mais parmi les conditions d'un discours sain, d'un discours... disons d'un discours qui remplit correctement sa fonction communicative, la forme n'est pas à négliger.

BEBE 2 – Certainement. Les formes, pourrait-on dire.

BEBE 1 – Oui, absolument.

ILS SOURIENT.

BEBE 2 – Vous êtes heureux d'être en vie ?

BEBE 1 – Ben... disons que ça change du rien, c'est sûr. Maintenant, il en est encore sans doute un peu tôt pour se faire une opinion, vous ne trouvez pas ?

BEBE 2 – Oui, probablement, mais il ne faudrait pas tarder non plus... sinon, on ne saura jamais sur quel pied danser.

BEBE 1 – Oui... mais moi, je préfère attendre et voir comment ça se passe. Et puis, quitte à danser, autant le faire sur deux pieds, non ?

BEBE 2 – Ahahaha... vous avez peut-être raison. Il est peut-être bien un peu tôt pour se forger des certitudes.

BEBE 1 – Il est toujours un peu tôt pour se forger des certitudes.

BEBE 2 – Oui... oui, je vois où vous voulez en venir, mais bon... il est tout de même essentiel de prendre des décisions quant aux... aux options de vie, aux...

BEBE 1 – Valeurs ?

BEBE 2 – Oui, c'est ça, les valeurs, la morale. Les principes.

BEBE 1 – Oui... mais vous savez... les principes, les valeurs, ... tout cela est très mouvant au cours d'une vie d'homme. Tout cela est très fragile, susceptibles d'être emporté ou renversé d'un coup de vent du destin. L'existence réserve des surprises.

BEBE 2 – Il y a un moment où il faut prendre des décisions, quand-même. Choisir une étoile et la suivre, en essayant de faire abstraction du chant des sirènes, ou des vents contraires, puisque vous parlez du vent. Oui, c'est ça : ne pas confier la direction de sa vie aux caprices du vent.

BEBE 1 – C'est une manière très rationnelle de voir les choses, mais je me pose la question de savoir, précisément, si cette rigueur intellectuelle, que vous proposez, n'est pas elle-même tributaire de la part affective, émotionnelle dont nous faisons preuve tous autant que nous sommes.

BEBE 2 – Je n'ai pas dit qu'il était possible de dissocier complètement la raison de l'émotion, mais bien d'être conscient qu'il existe en nous ces deux aspects et de tenter, sinon les dompter, du moins les connaître. Les reconnaître.

BEBE 1 – Nous sommes d'accord.

BEBE 2 – J'ai très soif, moi, hein, c'est bizarre.

BEBE 1 – Non non, ne vous inquiétez pas, c'est normal. C'est tout le temps comme ça. C'est fini, le cordon.

BEBE 2 – Oui, c'était le bon vieux temps.

BEBE 1 – « Surtout ne pas se retourner... »

BEBE 2 - « Je ne m'enfuis pas, je vole... »

BEBE 1 – Ah, Michel Sardou.

BEBE 2 – Oui.

BEBE 1 – Vieilli, hein ?

BEBE 2 – Ah ça, oui.

BEBE 1 – Bon, il va falloir gueuler pour avoir à bouffer.

BEBE 2 – Ah oui, je n'aime pas du tout ça... c'est un peu humiliant.

BEBE 1 – **CRIE TRES FORT** J'ai faaaaaaim, Ooooooh !

BEBE 2 – Est-ce qu'il y a moyen d'avoir à bouffeeeeeeeer ?

BEBE 1 – ça va encore prendre deux plombes.

BEBE 2 – Ils sont un peu lents à la détente, c'est vrai.

BEBE 1 – Ah ça oui. Déjà, il faut qu'ils arrivent. Ensuite c'est les « Mais ouh là là, mais qu'est-ce qu'il y a ? Tu es triste ? Tu as froid ? Tu veux venir dans les bras ? »

BEBE 2 – Bah ils font ce qu'ils peuvent, hein.

BEBE 1 – Ah mais je ne critique pas, hein, c'est sûr, ils font tout ce qu'ils peuvent. Mais voilà, ça m'énerve.

BEBE 2 – Oooooooh, j'ai faaaaaim, bordeeeeeeeel

BEBE 1 – Allez réveiller ma méeèèère, bande de nazes.

BEBE 2 – Vous trouvez pas ça un peu gênant, vous ?

BEBE 1 – Quoi donc?

BEBE 2 – Ben... je sais pas comment dire... ce contact avec la mère, c'est un peu...

BEBE 1 – Mais non, c'est la nature.

BEBE 2 – Moi, je trouve ça un peu gênant. Téter les seins de ma mère, comme ça, c'est un peu... enfin, je ne sais pas, moi ça me gêne.

BEBE 1 – Il faut bien manger, tout de même. Je crois que vous vous posez trop de questions. C'est un acte très banal, dans le fond. On ne peut pas imaginer un acte plus banal que ça... depuis toujours, on fait comme ça, c'est bien une des seules choses qui n'ont pas changé depuis des milliers d'années. Sauf dans les années septante, quand les industriels ont voulu faire croire aux gens que leur lait en poudre était meilleur pour la santé des que le lait maternel.

ILS RIENT

BEBE 2 – C'était tout de même un peu gros, non ?

BEBE 1 – Ben ça a marché.

BEBE 2 – ON VEUT DES GROSSES TOTOTTES

BEBE 1 – ON A FAAAAAIM

BEBE 2 – ON VEUT DES GROSSES TOTOTTES ! ON VEUT DES GROSSES TOTOTTES

BEBE 1 – ON VEUT DES GROSSES TOTOTTES ! ON VEUT DES GROSSES TOOTTES *EN CHOEUR*

BEBE 1 – Ah, voilà l'infirmière...

BEBE 2 – Eh bien... Hugo, j'espère qu'on aura l'occasion de discuter à nouveau, j'ai passé un bon moment

BEBE 1 – Moi de même. Si on ne se revoit plus... Bonne et longue et heureuse existence, hein.

BEBE 2 – Merci. À vous aussi. Mais j'espère qu'on aura l'occasion de se recroiser.

BEBE 1 – Il y a des chances.

ILS SE REMETTENT A HURLER ENSEMBLE EN TENDANT LES BRAS.

LA CONNAISSANCE

CLIENT – Bonjour. Je voudrais le Journal et deux paquets de Cigarettes, s'il vous plaît.

LIBRAIRE – Voilà voilà... hé, mais... je vous reconnais !

CLIENT – Ah ?

LIBRAIRE – Question pour un champion! le vainqueur des masters !

CLIENT – Eh oui ! oui oui, c'est moi.

LIBRAIRE – Dites-donc, vous avez tout déchiré, hein. C'était super impressionnant !

CLIENT – Oh, vous savez, j'ai aussi eu un peu de chance.

LIBRAIRE – Non non non, c'était très impressionnant. Vous avez une de ces cultures générales, c'est impressionnant, hein.

CLIENT – Oh, vous savez... mais je vous remercie, ça me fait plaisir.

LIBRAIRE – Non non, mais je le pense, c'est impressionnant.

CLIENT – D'accord. Merci. Je vous dois combien ?

LIBRAIRE – C'était quoi LA question finale ? Ah oui : « Quelle est l'année de naissance de Stéphane Mallarmé » ? Attendez... 1843 ?

CLIENT – 42...

LIBRAIRE – Ah, 42, vous voyez, ça c'est la culture, c'est impressionnant. Autant de culture, moi ça me... en plus, ça tombe bien de terminer sur Mallarmé, c'est terrible, Mallarmé.

CLIENT – Ah oui, on peut dire que son œuvre est vraiment très riche.

LIBRAIRE – Ça oui, c'est terrible, Mallarmé. Moi j'adore. Je trouve ça impressionnant.

CLIENT – Vous connaissez ?

LIBRAIRE – Ben un peu quoi. Moi, je vends aussi des livres, hein, alors j'en prends un de temps en temps, puis je regarde un peu, quoi.

CLIENT – Vous faites bien, il ne faut jamais rater une occasion de s'instruire.

LIBRAIRE – Ah oui mais moi, c'est juste parce que j'aime bien, hein, c'est pas pour m'instruire, hein, il est trop tard pour ça de toute façon.

CLIENT – On apprend à tout âge, il n'y a pas de...

LIBRAIRE – Oui, mais pour moi, c'est trop tard, mais j'aime bien lire, ça me fait plaisir.

CLIENT – Eh ben ça, c'est le principal.

LIBRAIRE – Ça oui, ça me fait plaisir.

CLIENT – C'est le principal. Je...

LIBRAIRE – Toute l'âme résumée
Quand lente nous l'expirons
Dans plusieurs ronds de fumée
Abolis en autres ronds

UN TEMPS

« Hommage », vous connaissez sûrement, celui-là.

CLIENT – « Hommage », oui, ça me... je me souviens... j'ai dû le lire quand... d'ailleurs, je l'ai lu quand j'étais...

LIBRAIRE - Atteste quelque cigare
Brûlant savamment pour peu
Que la cendre se sépare
De son clair baiser de feu

Ainsi le chœur des romances
À la lèvre vole-t-il
Exclus-en si tu commences
Le réel parce que vil

Le sens trop précis rature
Ta vague littérature.

CLIENT – C'est très beau.

LIBRAIRE – J'adore, moi. C'est pour ça que moi, je ne vends pas que des cigarettes, je vends aussi des cigares. C'est bête, hein. Mais ça me fait penser à Mallarmé. C'est bête, hein, j'en vends jamais en plus.

CLIENT – C'est un bel hommage.

LIBRAIRE - « Le sens trop précis rature ta vague littérature » c'est quand-même pas mal tapé, hein ?

CLIENT – C'est sûr, c'est...

LIBRAIRE – C'est impressionnant... On sent bien l'influence de Max Müller, je trouve.

CLIENT – Max Müller ? Ah oui oui, je vois. Je vois un peu, oui. Oui, c'est sûr, l'influence, on la sent bien.

LIBRAIRE – Pas spécialement dans ce poème-là, mais dans l'ensemble de son œuvre, on le sent bien. Comme celle de Verlaine, d'ailleurs.

CLIENT – Oui, Verlaine, bien sûr, Verlaine. J'ai une vraie passion pour Verlaine.

LIBRAIRE – Mais surtout Max Müller. Au niveau des idées, quoi.

CLIENT – Oui, c'est plus les idées. Max Müller, je situe... C'est... c'est un... c'est Max Müller, quoi. Les poèmes de Max Müller, ça, c'est...

LIBRAIRE – Ah bon, il a écrit des poèmes aussi, Max Müller ?

CLIENT – Ah non ? Ah non, peut-être que je confonds avec heu...

LIBRAIRE – Je ne sais pas, mais si vous me dite qu'il a écrit des poèmes...

CLIENT – Je crois. Je ne suis pas sûr, mais... je crois.

LIBRAIRE – Müller, j'ai lu quelques bricoles, juste comme ça...

CLIENT – Ben oui, c'est...

LIBRAIRE – Je croyais qu'il était juste philologue.

CLIENT – Oui oui, un philologue, hein, oui, c'est ça.

LIBRAIRE – Mais je ne savais pas qu'il avait écrit des poèmes. Vous avez une référence par rapport à une publication ? Ou alors juste un titre de recueil ?

CLIENT – Mais non, comme ça, je ne me souviens plus très bien des titres. C'est un peu... non, comme ça, je ne me souviens plus.

LIBRAIRE – Je me renseignerai...

CLIENT – Oui. Ben oui. Dites, je vous dois combien, encore ?

LIBRAIRE – Ça nous fera... onze euros trente-cinq.

CLIENT – Voilà.

LIBRAIRE – Merci bien!

CLIENT – Dites, je me souviens qu'il y avait une agence de voyage dans le coin, mais je ne sais plus où...

LIBRAIRE – Vous partez en vacances ?

CLIENT – Oui, je vais avoir des congés, là, et je...

LIBRAIRE – Vous remontez la rue ici à côté, vous prenez le premier feu à droite et c'est juste là à droite.

CLIENT – Merci beaucoup.

LIBRAIRE – Ah ben comme ça, je vous aurai appris quelque chose, hein ?

LE CLIENT REGARDE LE LIBRAIRE SANS COMPRENDRE

LIBRAIRE – L'adresse de l'agence.

CLIENT – Ah oui, ben oui.

LIBRAIRE – Vous partez où, sans indiscrétion ?

CLIENT – Je sais pas... la Thaïlande, peut-être...

LIBRAIRE – Aaah, l'exotisme... la chair est triste, hélas, et j'ai lu tous les livres.

UN TEMPS

CLIENT – ...

LIBRAIRE – Mallarmé !

CLIENT – Ah mais oui. Je suis fatigué, je réagis deux heures après.

LIBRAIRE – Bon voyage.

CLIENT – Vous aussi.

LIBRAIRE – Et encore bravo pour tout.

CLIENT – Mais non... mais merci...

LE CLIENT SORT

LIBRAIRE – Impressionnante cette femme, quand-même.

LA MOUCHE

ELLE – Reviens ici! Je te parle !

LUI – *UNE TAPETTE À MOUCHE À LA MAIN.* Je peux savoir ce qui te prend de me faire une scène pareille ?

ELLE – Tu sais bien ce qui me prend.

LUI – D'accord. J'ai tué une mouche. J'avoue, messieurs les jurés, monsieur le juge, j'ai tué une mouche.

ELLE – Ne rigole pas avec ça, tu devrais avoir honte.

LUI – Parce que j'ai tué une mouche ?

ELLE – Exactement.

LUI – Mais tout le monde tue des mouches !

ELLE – En Amérique, tout le monde tuait des Indiens. Ce n'est pas un argument valable.

LUI – Les Indiens, ce sont des humains comme nous. Les mouches, ce sont des insectes. Les insectes sont cons et nuisibles. Sauf peut-être les coccinelles.

ELLE – Ça, tu n'en sais rien. Les mouches sont peut-être beaucoup plus intelligentes que tu ne l'imagines.

LUI – Ce sont des insectes. Elles viennent se noyer dans ma bière, elles viennent se promener sur la bouffe avec leurs pattes dégueulasses et elles chient sur ma collection de bd. Les Indiens ne viennent pas chier sur ma collection de bd.

ELLE – Je me demande pourquoi tu les détestes autant.

LUI – Je ne les déteste pas, elles m'emmerdent, c'est tout.

ELLE – Elles t'emmerdent...

LUI – Oui.

ELLE – Elles t'emmerdent, alors tu les tues.

LUI – Ce sont des mouches, bordel. Des mouches. Ça ne pense pas, ça vit deux semaines, c'est pas beau et c'est sale.

ELLE – Tu sais pourquoi tu les détestes ? Parce qu'elles sont faibles. Parce qu'elles sont inoffensives. Parce que leur assassinat n'est pas puni par la loi ni condamné par la société, ni dénoncé par la société protectrice des animaux. Tu es un lâche.

LUI – Mais ce sont des mouches !

ELLE – Oui, ce sont des mouches. Des mouches comme toi et moi.

LUI – Je ne suis pas une mouche.

ELLE – L'homme est un loup pour la mouche.

LUI – Mmmm... bien sûr. Allez, je vais te laisser te reposer un peu. Moi, je vais inhumer la victime de ma folie meurtrière.

IL VA POUR SORTIR.

ELLE – Tu sais combien il y a de mouches sur terre ?

LUI – Non. C'est peut-être parce que je m'en fous complètement.

ELLE – Des milliers de milliards.

LUI – Whaaaaa...

ELLE – Un jour... un jour, elles en auront assez que l'humanité les méprise. Elles se soulèveront et nous ferons moins les malins.

LUI – Ce ne sera pas si simple. Les gouvernements s'uniront pour construire une sorte de tapette géante. Ce sera la fin des mouches.

ELLE – Ou la fin de l'humanité.

IL SORT

ELLE – Sale con !

LUI – **DE LOIN** J'ai entendu, hein.

ELLE PREND LA TAPETTE ET LA REGARDE AVEC DÉGOÛT. PUIS SON REGARD SE POSE SUR LA TABLE DEVANT ELLE. DANS UN RÉFLEXE, ELLE ABAT LA TAPETTE AVEC FORCE SUR UNE MOUCHE QUI S'ÉTAIT POSÉE LÀ. CONSTERNATION. ELLE REGARDE LA TAPETTE ET LA JETTE AU SOL, HORRIFIÉE. ELLE HURLE.

LA RELIGION

SAMUEL EST ASSIS À TABLE ET MANIPULE DES DOCUMENTS. JEAN-MARC ENTRE.

SAMUEL – Ah, Jean-Marc, je t'attendais plus. La réunion commence dans 20 minutes, faudrait qu'on se grouille un peu.

JEAN-MARC – Dis-donc, je savais pas, moi.

SAMUEL – Quoi ?

JEAN-MARC – Ben ce qu'Isabelle vient de me dire.

SAMUEL – Quoi ça ?

JEAN-MARC – T'es juif ?

SAMUEL – Oui.

JEAN-MARC – Ah ben ça. T'es juif, toi !

SAMUEL – Ben oui.

JEAN-MARC – Eh ben je m'en serais jamais douté.

SAMUEL – Ah bon ? Bon ben... voilà, il y a des choses comme ça.

JEAN-MARC – J'aurais jamais dit que tu étais juif. En même temps, c'est pas facile de reconnaître un Juif, hein ?

SAMUEL – Non. C'est vrai que c'est pas facile. Dis, le rapport de Van Bloeienaar, il est complet ? Parce que je crois savoir qu'il avait fait une première version. Incomplète, donc, mais qu'il était censé rendre une seconde version avant mardi. Tu sais pas si... **(JEAN-MARC LE REGARDE FIXEMENT)** s'il l'a rendue ?

JEAN-MARC – Non, je ne sais pas. C'est terrible, ce qui est arrivé, hein ?

SAMUEL – **(EFFRAYÉ)** Quoi ? Qu'est-ce qui est arrivé ?

JEAN-MARC – Ben tu sais bien.

SAMUEL – Ah non non, je ne sais pas !

JEAN-MARC – Ben si, tu sais. Avec les Juifs.

SAMUEL – Qu'est-ce... qu'est-ce qui est arrivé avec les Juifs ?

JEAN-MARC – Ben tu sais bien. Avec Hitler et tout ça.

SAMUEL – Ah oui. Oui.

JEAN-MARC – Quel massacre.

SAMUEL – Ah ça oui. Avec Hitler, c'était... Oui, c'était plutôt emmerdant, oui.

JEAN-MARC – Tu parles ! Quelle horreur ! Toi, tu n'as pas vécu ça ?

SAMUEL – Ah non, je suis né quarante ans après.

JEAN-MARC – Ben oui

SAMUEL – Oui. C'était déjà fini, donc.

JEAN-MARC – Forcément.

SAMUEL – Voilà. Pour le rapport Van Bloeienaar...

JEAN-MARC – Et tu connais des gens qui sont morts ?

SAMUEL – Qui sont morts ? Pendant la guerre ?

JEAN-MARC – Oui.

SAMUEL – En fait, vu que c'était quarante ans avant ma naissance, j'ai pas eu vraiment l'occasion de connaître des gens qui sont morts pendant cette période-là.

JEAN-MARC – Oui, mais des gens de ta famille ?

SAMUEL – J'ai un grand-père qui y est resté. Mais je ne l'ai jamais connu. Fatalement.

JEAN-MARC – Ben oui, c'est terrible.

SAMUEL – Oui. Revenons au rapport.

JEAN-MARC – Tu n'as pas l'air de trouver ça terrible.

SAMUEL – Si si, ben si, évidemment que je trouve ça terrible, mais je ne peux plus rien y faire, c'était il y a longtemps, tu vois ?

JEAN-MARC – Oui. En même temps, ça ne fait pas si longtemps que ça à l'échelle de l'humanité.

SAMUEL – C'est vrai. c'est vrai, à l'échelle de l'humanité, c'était il y a pas si longtemps.

JEAN-MARC – Heureusement vous vous êtes bien rattrapés depuis.

UN TEMPS

SAMUEL – Comment ça ?

JEAN-MARC – Ben oui, les Juifs, vous êtes comme ça, c'est bien (*IL COGNE SES DEUX POINGS ENSEMBLE*). C'est bien d'être soudés comme ça.

SAMUEL – Oui. Mais tu sais, rattraper six millions de morts, c'est pas évident, hein. On rattrape pas six millions de morts, tu vois ?

JEAN-MARC – Non non, pas rattraper, mais tu vois ce que je veux dire, quoi.

SAMUEL – Pas très bien, non.

JEAN-MARC – Vous vous en êtes bien remis, quoi.

SAMUEL – On s'en est bien remis...

JEAN-MARC – Ben tout va bien, quoi, les affaires tournent.

SAMUEL – Quand tu dis « vous », il s'agit de qui ?

JEAN-MARC – Ben de vous les Juifs.

SAMUEL – Jean-Marc, il n'y a pas de « nous » les Juifs. Tu comprends ? Je suis juif, je ne suis pas les Juifs. Tu vois ce que je veux dire ?

JEAN-MARC – Oui, mais bon... tu vois bien aussi ce que je veux dire, quoi ? Les Juifs sont juifs, quoi.

SAMUEL - ça, c'est assez bien vu, oui, les Juifs sont juifs. ça, c'est sûr.

JEAN-MARC – Bon, ben voilà.

SAMUEL – Bon ben voilà quoi ?

JEAN-MARC – Bon ben voilà, tout va bien pour vous.

SAMUEL – Mais qui ça « vous » ? Y'a pas de « vous » !

JEAN-MARC – Mais oui, mais c'est bien que vous soyez un peu partout, hein. Moi j'ai rien contre ça. Après ce que vous avez subi.

SAMUEL – Arrête de dire « vous ».

JEAN-MARC – Mais ne t'énerve pas comme ça, c'est vrai que vous êtes susceptibles, hein. Je veux juste dire qu'être juif, ça peut aider, quoi, voilà.

SAMUEL – Jean-Marc. On est quatorze dans ce bureau. D'accord ? Là-dedans, il y a deux Juifs...

JEAN-MARC – Deux Juifs? Mais c'est qui l'autre Juif ?

SAMUEL – Sarah. Sarah Levi-Strauss. Elle est juive.

JEAN-MARC – Ah bon ?

SAMUEL – Oui. Il y a donc deux Juifs, un Musulman, il y a aussi Jeanine qui est un peu bouddhiste ou je ne sais pas quoi et puis il y a tous les autres qui sont à peu près catholiques. Il y a un peu de tout, dans ce bureau. Je ne bosse pas ici parce que je suis juif, je bosse ici parce que je bosse ici.

JEAN-MARC – Tiens, ça se passe comment avec Salim ?

SAMUEL – On s'est mis d'accord avec Salim. De son côté, il ne fait pas d'attentat suicide chez moi à Ixelles et puis moi, je ne bombarde pas son appartement à Saint-Gilles. En plus, comme on est inscrits dans la même salle de fitness, on en a profité pour causer et puis signé un traité de paix intercommunal. Et puis tu sais, Salim est Belge, moi aussi. On vote tous les deux pour écolo, donc heu....

JEAN-MARC – Je vois que vous vous entendez bien, mais ça doit faire drôle, quand-même, non ?

SAMUEL – Qu'est-ce qui ? Qu'est-ce qui doit faire drôle,

JEAN-MARC – Je ne sais pas... partager le bureau avec un Islamiste.

SAMUEL – Un Musulman. Salim est musulman.

JEAN-MARC – Oui, un Musulman, un Islamiste...

SAMUEL – C'est pas pareil !

JEAN-MARC – Oui, non, d'accord, c'est pas pareil, mais bon... pour un Juif, ça doit faire bizarre, avec tout ce qui se passe.

SAMUEL – Jean-Marc... tu pourrais arrêter avec ça ?

JEAN-MARC – Avec quoi ?

SAMUEL – Juif, Musulman, islamiste, Hitler, Palestine, ...

JEAN-MARC – Oui, bien sûr, je peux rester discret, je suis désolé.

SAMUEL – Pas discret, je m'en fous, t'es pas obligé d'être discret, c'est juste que tu deviens fatigant...

JEAN-MARC - Mais les autres, ils le savent, que tu es juif ?

UN TEMPS. SAMUEL SOUPIRE.

SAMUEL – Je ne sais pas. Je suppose. Mais je ne sais pas. Et puis en plus, je m'en fous, donc heu...

JEAN-MARC – Si tu veux, je le garde pour moi, hein.

SAMUEL – Tu fais ce que tu veux.

JEAN-MARC – Mais ça t'embête pas s'ils l'apprennent ?

SAMUEL – Putain, Jean-Marc, tu fais chier.

JEAN-MARC – Pourquoi tu t'énerves ?

SAMUEL – Parce que tu fais chier.

JEAN-MARC – Je suis désolé, je ne voulais pas te heurter. Je ne voudrais pas que tu croies que je suis antisémite.

SAMUEL – Ne crains rien, je suis certain que tu n'es pas antisémite. C'est vrai, en plus, j'en suis sûr. C'est pas ça, ton problème.

JEAN-MARC – C'est cool. Je ne le dirai pas aux autres, que tu es juif, ça marche ?

SAMUEL – Mais tu peux le dire, je m'en fous, tu peux le dire, c'est pas grave si tu le dis, merde ! Tu veux que je leur dise, moi ? Comme ça, c'est résolu, ok ?

JEAN-MARC – Mais non, ne fais pas ça.

SAMUEL SE LEVE ET SE MET A HURLER

SAMUEL – Je suis juif! Vous entendez, tout le monde ? Je suis juif !!

IL SE PENCHE VERS LA SORTIE ET CRIE A L'EXTERIEUR DE LA PIECE.

SAMUEL – Hééééhoouo, les amiiiiis, je suis Juuuuuuif ! Je suis un Juuuuuuuif. Mon père et ma mèèèère sont des Juuuuuuifs, toute ma famille, c'est des Juuuuuuifs,

IL S'EN VA EN COURANT ET EN CRIANT.

JEAN-MARC – Rhà là là, les Juifs, t'sais.

EN ATTENDANT LE BUS

B – Il est en retard, hein ?

C – On dirait bien, oui.

B – Vous allez être en retard...

C – Sans doute un peu, oui, mais vous savez, je...

B – Moi, je ne vais pas être en retard, personne ne m'attend.

C – Évidemment, c'est l'avantage, quand...

B – N'empêche, ça me gonfle, qu'il soit en retard.

C - ...

B – Vous pas ?

C – Ben...

B – On dirait vraiment que c'est fait pour emmerder le monde. Ils disent : un bus tous les quarts d'heures, et puis voilà... ça fait vingt minutes que j'attends ici comme un abruti.

C – Je suppose que ça ne devrait...

B – Avant, c'était pas comme ça. Les bus étaient toujours à l'heure. Bon, ils étaient moins confortables, c'est vrai, mais toujours à l'heure... Mais pas confortables, ça non, ils étaient moins confortables. Beaucoup moins confortables. C'était pas très grave, parce qu'il y avait toujours de la place pour s'asseoir, cela dit. C'était pas comme maintenant.

C – Ça, c'est p...

B – Et puis, je vais vous dire... le confort, c'est bien, mais la propreté, c'est mieux. Et dans ce domaine, je ne pense pas qu'on ait fait beaucoup de progrès.

C – Ouais.

B – Le bus, c'est plus comme avant, moi je vous le dis. C'est comme les jeunes. C'est plus comme avant non plus. Avant, on avait du respect. Maintenant, on ne respecte plus rien. Pas que je sois passéiste, hein. M'enfin bon. On ne respecte plus rien. Mais passéiste, non, ça non. J'en ai vu défiler des cons, ça ne date pas d'aujourd'hui. Les greluches des années 50. Les hippies des années 60. Les partouzeurs des années 70, les nouveaux riches des années 80, les jeunes cadres dynamiques de mes deux dans les années 90. Les intégristes des années 2000. Des connards, ça, j'en ai vu, hein.

C – Ben ça...

B – Chaque époque a ses connards. Seulement maintenant, j'arrive plus à suivre. Je les connais, le les renifle à cent mètres. Les connards, j'en suis fatigué. Oui. Je suis fatigué. Aussi bien les jeunes que les vieux, ils me fatiguent. C'est tous les mêmes. Les uns portent une casquette, les autres s'appuient sur une canne, mais dans le fond, c'est le même dans la tête des uns et des autres. Le même néant. La même absence.

Quand j'étais jeune, la guerre venait de se terminer et tout le monde était content. Sauf moi. Pas que j'étais pro nazi. Les nazis, c'étaient des barbares. Pour moi, on aurait dû exterminer tous les allemands jusqu'au dernier. Ça leur aurait appris à voter pour un nazi. Non, ce qui me faisait le plus de mal, c'était de voir des gens contents qui couraient partout avec un grand sourire de cons. Il n'y a rien de plus pitoyable qu'une foule euphorique. En plus, il y avait tous ces Américains qui se promenaient dans nos rues comme si c'était chez eux. Ils étaient euphoriques eux aussi. Voilà ce qui est pire qu'une foule euphorique. C'est une foule d'américains euphoriques. Avec leurs chewing-gum, leurs Coca-Cola, leur rock'n roll. Ah non, le rock 'n roll, c'était un peu plus tard. Non, c'était du jazz. Le jazz. Pourquoi pas du blues, tant qu'on y est ? Pourquoi pas des tams tams, aussi. Du jour au lendemain, on se retrouvait avec de la musique de Noir dans tous les bistros. Je veux bien qu'il fallait arrêter le génocide des Juifs et libérer le territoire. Passe encore. Mais dans le fond, si c'est pour se retrouver avec de la musique de Noir dans toutes les rues... Attention, je ne suis pas raciste. Les racistes aussi, il faudrait aussi les aligner contre un mur et faire le ménage. Je déteste les racistes. Mais bon, les Noirs... ça va comme ça... on a pas la même couleur, on a pas la même culture, pas les mêmes centres d'intérêt, pas la même éducation. On est pas de la même époque, dans le fond. Du jazz... et pourquoi pas du flamenco tant qu'on y est ?

C'est comme les bouteilles de Faro... ils mettent un bouchon et par-dessus, une capsule. Pour l'ouvrir, il faut un décapsuleur, et puis un tire-bouchon. Ils le font exprès pour emmerder les gens. De toute façon, moi j'aime pas la bière, je m'en fous. Mais il faut avouer que c'est stupide. C'est bien la Belgique, tiens, ça. Se compliquer la vie pour rien. Trois langues nationales, pas de pétrole, pas d'idées, pas vraiment de passé, vraiment pas d'avenir. Juste un présent où il pleut tout le temps et on met des capsules au-dessus des bouchons comme si c'était pas assez pénible comme ça. Dire que ça fait septante ans que je me tape ce pays de cons... j'ai bien songé à aller ailleurs, mais ailleurs, c'est plein d'étrangers. Comme ici, mais en pire... Mais qu'est-ce qu'il fout, ce bus ? C'est une grève surprise ou quoi ? Encore un petit connard de délinquant qui a cogné un connard de chauffeur ?

LES AUTRES

LA LUMIÈRE SE FAIT SUR UN GROUPE ASSIS EN CERCLE. MATHILDE EST DEBOUT. LES AUTRES L'ÉCOUTENT.

MATHILDE – Alors voilà, je suis Mathilde, j'ai 30 ans, je suis secrétaire de direction dans une entreprise qui gère des... mais ça ne vous dirait pas grand'chose, de toute façon. Enfin voilà, je ne sais pas ce que je peux ajouter.

ISABELLE, QUI DIRIGE LA DISCUSSION, PREND LA PAROLE.

ISABELLE – Nous en avons parlé, Mathilde.

MATHILDE – Bon, je vais répéter, au cas où tout le monde n'aurait pas écouté... Mathilde, 30 ans, secrétaire, pas mariée pas d'enfant, pas de chien, et voilà.

ISABELLE – Allez-y, Mathilde...

MATHILDE – Et... et je suis...

ISABELLE – Allez-y, ça va vous faire du bien.

MATHILDE – Je suis antipathique.

TOUT LE MONDE L'APPLAUDIT TRÈS TRÈS BRIÈVEMENT.

ISABELLE – Qu'est-ce qu'on dit ?

TOUT LE MONDE – Bonjour...

ISABELLE – Bonjour qui ?

TOUT LE MONDE – 'jour Mathilde.

ISABELLE – Alors, Mathilde, ça fait du bien ?

MATHILDE – Non.

JR – Bonjour, je suis Jean-René, je suis antipathique.

ISABELLE – Jean-René, on était en train de parler de Mathilde...

JEAN-RENÉ S'ASSIED EN FAISANT « PFFF »

ISABELLE – Alors Mathilde, qu'est-ce qui vous a décidé à faire le grand saut ?

MATHILDE – Le grand saut ?

ISABELLE – à venir nous rejoindre.

MATHILDE – Je foutais rien le jeudi.

ISABELLE – Mathilde...

MATHILDE – J'en ai marre d'être antipathique. Je le ressens comme un handicap.

ISABELLE – Donc vous le faites pour vous. Ce n'est pas la pression familiale la pression des amis, ...

MATHILDE – Non, je m'en fous de tout ça. J'ai juste envie d'être reconnu comme les autres. Comme les gens sympathiques.

ISABELLE – Déjà, arriver à reconnaître qu'il vaut mieux être sympathique, c'est un premier pas.

MATHILDE – Ah non non, je ne trouve pas que c'est mieux. Je m'en fous d'être sympathique, j'en ai juste marre qu'on me prenne pour une conne parce que je suis antipathique.

ISABELLE – Personne ne vous prend pour une conne, Mathilde.

MATHILDE – Ouais ouais, dans tes rêves...

ISABELLE – Pardon ?

MATHILDE – Je vous dis qu'on me prend pour une conne parce que je suis antipathique. C'est comme ça, c'est tout.

ISABELLE – Vous le pensez vraiment ?

MATHILDE – Non non, je le dis parce que je trouve ça joli.

ISABELLE – Mathilde, vous n'êtes pas obligé de devenir cynique. Vous faites partie d'un groupe de discussion. Nous ne sommes pas là pour nous juger les uns les autres, mais bien pour trouver des solutions adaptées à chacun pour faire face à cette problématique et ainsi dégager un certain nombre de...

MATHILDE – Bla bla bla bla.

ISABELLE – Mathilde, ça devient de la grossièreté.

MATHILDE – Vous n'avez encore rien vu.

SUZY – Oh, dis, ça va, hein, tu n'es pas la seule à être antipathique dans ce groupe.

JEAN-RENÉ SE LÈVE

JR – Bon, je peux parler un peu de moi, ici ?

ISABELLE – Jean-René, bordel, assieds-toi, on parle de Mathilde.

JR – Pffff

MATHILDE – Non, mais vas-y, Jean-René, fais-nous rire.

ISABELLE – S'il-vous-plaît...

MATHILDE – Allez Jean-René, montre-nous tes fesses ! Allez Jean-René, montre-nous ton...

SUZY – Dis, tu vas la fermer ta grande gueule ? Tu vas foutre la paix à Jean-René ? Il ne t'a rien fait, Jean-René.

ISABELLE – Jean-René ?

JR – Merci.



ISABELLE – Merci qui ?

JR – Merci Suzy. D'avoir pris ma défense.

ISABELLE – C'est magnifique, Jean-René, c'est magnifique, ce que tu viens de faire. Et toi aussi, Suzy, c'est très beau, je suis fière de vous.

SUZY – Ouais. En même temps, je m'en fous de Jean-René, moi. C'est surtout l'autre trouffionne qui me bourre.

ISABELLE – Suzy, on reste positif.

MATHILDE – Pas la peine, je suis habituée.

SUZY – Ouh. Je t'ai blessée...

ISABELLE – Bon alors, Suzy, c'est tout maintenant. Tu deviens de plus en plus antipathique, ça commence à bien faire. C'est assez.

JR – Ça ne veut rien dire, ce que tu viens de dire.

ISABELLE – Comment ça ?

JR - « C'est assez ». ça ne veut rien dire. « J'en ai assez », « C'en est assez », « Tu en as assez fait », tout ça, ça veut dire quelque chose. « C'est assez » tout seul, ça ne veut rien dire.

ISABELLE – D'accord ! d'accord. ça ne veut rien dire, mais tout le monde a bien compris ce que je voulais dire.

JR – Pas sûr.

ISABELLE – Si. Si, tout le monde a compris.

JR – Comment peux-tu en être si sûre ?

ISABELLE – Bon. Quelqu'un n'a pas compris ce que je voulais dire ?

JR lève la main.

ISABELLE – Tu as très bien compris ce que je voulais dire. Si c'est juste pour me contredire, tu peux t'abstenir.

JR – Vouloir dire. Vouloir dire. Vouloir, ce n'est pas suffisant.

ISABELLE – Allez-y, Mathilde.

MATHILDE – Non, vous pouvez continuer, je trouve ça super intéressant.

ISABELLE – Il va falloir changer votre fusil d'épaule, Mathilde.

MATHILDE – Si j'avais un fusil, là, il ne serait pas sur mon épaule, je vous le garantis.

ISABELLE – Vous pensez pouvoir aller jusqu'au meurtre ?

MATHILDE - Vous pensez pouvoir aller jusqu'à avoir un tout tout petit peu d'humour ?

ISABELLE – Menacer des gens de mort, ça ne me fait vraiment pas rire du tout.

MATHILDE – J'aimerais bien partir en vacances avec vous, on ne doit pas s'ennuyer.

SUZY – Non, mais c'est vrai que c'est bien envoyé, le coup du fusil, il faut reconnaître.

ISABELLE – Suzy, quel est ton but ? Est-ce que tu es certaine d'être ici pour les bonnes raisons ?

SUZY – Je faisais...

ISABELLE – Tu faisais quoi ?

SUZY - Je voulais... Je dis juste ce que je pense, c'est tout.

ISABELLE – Tu peux imaginer que parfois, ce qu'on pense, ce n'est pas juste ?

SUZY – Oui

ISABELLE – Alors, tu devrais méditer là-dessus. En plus de dire des sottises, tu défends Mathilde qui vient juste de se moquer de toi. Et de ton air stupide, comme elle a dit.

MATHILDE – Heu... Je veux bien admettre que je ne suis pas loin de le penser, mais je n'ai quand-même pas dit ça.

SUZY – Tu es sur le point de le penser ?

MATHILDE – Façon de parler.

ISABELLE – Dans votre façon de parler, vous insultez les gens.

MATHILDE – C'est votre présence, ça me donne envie de faire du mal.

ISABELLE – Nous y voilà. Vous avez un souci avec moi...

MATHILDE – Au début, je pensais vous demander en mariage, mais maintenant, j'ai plus envie.

ISABELLE – Qu'est-ce que c'est que cette histoire de mariage ? Vous délirez.

MATHILDE – Vous êtes encore plus cruche que l'autre, décidément.

SUZY – Encore plus cruche que moi ?

MATHILDE – Oui, je sais, c'est dur à croire, mais c'est possible.

ISABELLE – Je suis cruche parce je considère comme incohérente cette histoire de mariage ?

MATHILDE – Absolument. Vous êtes cruche cruche cruche. M'enfin, expliquez-lui, vous....

ISABELLE – Vous avez déjà vu un psychiatre, Mathilde ?

MATHILDE – Vous avez déjà vu la tour Eiffel, Isabelle ?

ISABELLE – Eh bien... oui, une fois, mais je ne comprends pas quel rapport cela...

MATHILDE – Ben voilà, vous voyez pas le rapport, c'est bien ce que je disais, vous êtes une grosse cruche, c'est tout.

ISABELLE – Vous êtes malade, Mathilde. Vous me faites penser à moi avant. Ce n'est pas vous qui parlez, c'est l'antipathie. Vous devez reprendre le contrôle. Faites-là taire, c'est vous qui dirigez. Dans le fond, vous êtes sympathique. Votre nature, c'est d'être sympathique.

JR – Je voudrais bien en placer une avant la fin de la séance, moi.

ISABELLE – Jean-René, c'est tout maintenant.

MATHILDE – Je déteste les gens sympathiques. Ils dégoulinent, ils me dégoûtent. C'est tout suintant, tout chaud et tout humide comme un vieux sac poubelle au soleil. Ça donne la nausée tellement c'est mielleux-sucré-pourri-plein de mouches et de fourmis. Dans leurs regards, ça grouille comme dans les tripes d'une bête crevée.

ISABELLE – Laissez sortir votre haine.

JR – Bon, ben moi je me tire, j'en ai plein le cul.

JR S'EN VA

MATHILDE – Ils disent bien bonjour, bien au revoir, bien merci, comme pour mettre en évidence la détresse du minable antipathique qui se tient devant eux. Ils se nourrissent d'auto-satisfaction, et deviennent tout gras de suffisance. En fait, ils n'aiment pas les gens, ils ne s'aiment qu'eux-mêmes. Leurs grands bras ouverts, leurs grandes oreilles ouvertes et leurs grands sourires de guignols hypocrites. Leurs grands sourires avec leurs grandes dents dégueulasses qui ne servent qu'à intimider les moins sympathiques qu'eux.

SUZY – Je peux aller vomir ?

ISABELLE – Je t'en prie, Suzy.

SUZY SORT.

ISABELLE – Ben ça alors. Je n'avais encore jamais vu quelqu'un d'aussi antipathique.

MATHILDE – Je vous avais bien dit que vous n'aviez encore rien vu.

ISABELLE – Je ne sais pas ce que je peux faire pour vous.

MATHILDE – Partir pour toujours au Brésil, peut-être.

ISABELLE – Et... vous ne pouvez vraiment pas vous en empêcher ?

MATHILDE – Quand vous me regardez avec votre tête de cruche, non effectivement, je ne peux pas.

ISABELLE – Je ne sais pas ce que je peux faire pour vous.

MATHILDE – Ça, vous l'avez déjà dit il y a trente secondes. Faudrait voir à changer vos médicaments.

ISABELLE – Écoutez, je vais vous laisser y aller. Je ne sais pas ce que je peux ajouter.

MATHILDE – Rien, par exemple, ce serait bien.

ISABELLE – Voilà... Au revoir, Mathilde.

MATHILDE – Au revoir... **ELLE SORT** ... espèce de grosse cruche.

UN LONG TEMPS... NOIR

L'ART

MARIE ET BERNARD REGARDENT UN TABLEAU QUI EST DOS AU PUBLIC.

MARIE – Oh, dis regarde, ils ne l'ont même pas encore accroché, celui-là... Mon dieu, c'est une pièce magnifique.

**UN TEMPS. MARIE SEMBLE ABSOLUMENT CONQUISE.
BERNARD REGARDE LE TABLEAU ET MARIE EN ALTERNANCE.**

BERNARD – Tu aimes bien ?

MARIE – C'est... un tableau très émouvant. Tu vois, ce rouge sang qui, dans un dégradé subtil vire dans des nuances de mauve. Eh bien, j'ai l'impression d'y lire... je ne sais pas, une sorte de « tout ». Le sang, la mort. Une manière de célébration de la vie, je ne sais pas.

BERNARD – Tu vois ça dans le mauve ?

MARIE – Dans la palette, je veux dire.

BERNARD – Dans la palette ?

MARIE – Dans l'ensemble des couleurs, dans la vibration. Ce tableau vibre avec une telle intensité. C'est très intense.

UN TEMPS

MARIE – C'est très émouvant. Je n'arrive pas à lire la signature de l'artiste. Je demanderai qui c'est à Edouardine. C'est bizarre qu'elle ne soit pas là, tiens.

BERNARD – Tiens oui, c'est bizarre. C'est qui ?

MARIE – La directrice du festival. Une personnalité dans le monde de l'Art contemporain. Charmante, en plus.

BERNARD – Eh ben... On avance un peu ?

MARIE – Mais attends, regarde un peu cette œuvre. Laisse-toi un peu aller, laisse-la te raconter son histoire. Tu veux toujours aller vite vite, passer d'un tableau à un autre. Avec toi, une expo, on en aurait fait le tour en trente minutes.

BERNARD – En fait, oui, ça me semble bien, trente minutes.

MARIE – S'il te plaît, Bernard... tiens-toi un peu, hein dis...

BERNARD – Mais je me tiens, non ? Sincèrement, trente minutes, je trouve ça juste bien.

MARIE – Mais tu passes à côté des œuvres, c'est dommage.

BERNARD – Tu vois, le type, là-bas ? Celui qui regarde la statue de la liberté en cartons de lait.

MARIE – Le type avec sa femme ?

BERNARD – C'est pas sa femme, c'est sa maîtresse, sinon, il ne serait jamais venu ici. Eh ben il s'emmerde à mort. Lui, il est du genre trente minutes. Comme le gamin avec son père devant le stand de hot-dogs.

MARIE – C'est pas un stand de hot-dogs, c'est une œuvre de Chamouflesky.

BERNARD – Je me disais bien que c'était bizarre un stand de hot-dogs ici.

MARIE – Tu veux dire que tu t'emmerdes à mort ?

BERNARD – *(PAS CONVAINCU)* Non... mais je dois bien avouer que ça ne me parle qu'à moitié, c'est vrai. Je comprends pas bien le but.

MARIE – Comme si tout devait avoir un but.

BERNARD – Ben oui, un petit peu quand-même. Même pas un but, simplement une raison. Une raison d'avoir mis un stand de hot-dogs ici...

MARIE – Tu es trop cartésien, c'est ça le problème. C'est pour ça que tu as du mal à rentrer dedans.

BERNARD – J'essaie, hein, je te jure, mais je n'arrive pas, pardon, hein, ça va te faire hurler, je n'arrive pas à me défaire de l'idée que ce tableau. Ce petit tableau tout plein de peinture, mon fils, du haut de ses trois ans, il aurait pu le faire lui-même.

MARIE PART DANS UN GRAND RIRE.

MARIE – Non, allez, Xavier, pas ça, tu vas pas me faire le coup du « mon petit garçon sait le faire aussi ».

BERNARD – Mais mon fils sait le faire aussi.

MARIE – Mais c'est carrément l'argument tarte à la crème, tout le monde dit ça.

BERNARD – Si tout le monde le dit, c'est peut-être qu'il y a une raison...

MARIE – Xavier, s'il-te-plaît. **ELLE LE PREND PAR LE BRAS.** Allez, tu es mon ami. Je t'aime très très fort. Je ne veux pas te laisser dire des bêtises aussi bêtes que ça.

BERNARD – Tu viens de me dire il y a cinq minutes que tu voyais « le tout » dans le mauve de la croûte qu'on a devant les yeux... et qui aurait pu être peinte par mon fils, je maintiens ma position.

MARIE – Picasso a dit un jour : « Il m'aura fallu toute une vie pour apprendre à peindre comme un enfant. »

BERNARD – Ben mon fils, il lui aura fallu trois ans.

MARIE – T'es con.

BERNARD – Non, c'est Picasso qui est lent.

MARIE – Hé, c'est Edouardine, là-bas...

**MARIE SAUTILLE SUR PLACE EN FAISANT DES PETITS SIGNES...
EDOUARDINE VIENT LES REJOINDRE.**

MARIE – Coucouuuuuu !

EDOUARDINE – Coucouuuuuuuuu !

MARIE – Oh dis, l'expo est fan-ta-stique, hein, je passe un moment magique, c'est bouleversant.

EDOUARDINE – Je suis contente. Je suis assez satisfaite de ce qu'on a pu proposer aux visiteurs. C'est une bonne année, je crois.

MARIE – Mais oui, mais évidemment, c'est magnifique. Mais je te présente Xavier, un ami. Voilà. Xavier, Edouardine.

ILS SE SERRENT LA MAIN ET FONT « ENCHANTÉ »

EDOUARDINE – Vous passez un bon moment ?

BERNARD – En fait... comment vous dire ? C'est pas...

EDOUARDINE – Ce n'est pas votre tasse de thé.

ELLE PREND LE TABLEAU ET LE MET SOUS SON BRAS.

BERNARD – Voilà. Mais voilà, hein, je ne dis pas que c'est pas bien ou...

EDOUARDINE – Vous avez le droit de ne pas aimer, ça ne fait pas de vous un monstre.

BERNARD – Voilà. Voilà, exactement ce que j'essayais d'expliquer à Marie.

MARIE – Oui, bon, tu m'as quand-même fait le coup du « mon fils aurait pu faire pareil ».

ILS RIENT TOUS LES TROIS

EDOUARDINE – C'est classique. Mais c'est bien de le dire.

BERNARD – Écoutez, moi, j'ai l'impression que mon fils fait pareil. Mais bon, voilà, Je respecte heu... Marie, t'sais... elle me ferait passer pour je sais pas quoi...

EDOUARDINE – Mais non, mais je comprends qu'on se dise ça. Pour peu qu'on ne soit pas forcément sensible à ce langage-là, ça me semble logique...

BERNARD – Mais oui.

ILS SE REGARDENT EN SOURIANT.

MARIE – Mais dis, Edouardine, ce tableau, qu'est-ce que c'est ?

EDOUARDINE – Ça ? Oh, ça, c'est ma fille qui a fait ça à l'école. C'est joli, hein ?

BERNARD – Ah, vous avez une petite fille ?

EDOUARDINE – Elle a trois ans.

BERNARD – Ah, ben comme mon fils. Ah, mais elle est rentrée à l'école cette année, alors.

EDOUARDINE – Oui oui. ça s'est bien passé chez vous ?

BERNARD – Oui, super. Il a un tout petit pleuré la première semaine, mais là, ça se passe vraiment très bien.

EDOUARDINE – Pour ma fille, pareil. Ils ont besoin de s'adapter, hein.

BERNARD – C'est sûr, il faut toujours un petit temps, mais à cet âge-là, ils s'adaptent assez vite, finalement.

EDOUARDINE – Mais oui.

BERNARD – En tout cas, elle est très douée, votre petite. Hein, Marie ?

MARIE – Très. C'est très joli.

BERNARD – On pourrait quasiment l'accrocher au mur avec les autres tableaux, personne ne verrait la différence.

ILS RIENT TOUS LES 3.

EDOUARDINE – Bon, allez, je vous laisse, j'ai encore mille choses à faire, je ne sais pas comment je vais m'en sortir. Marie, tu viens me faire un bisou avant d'y aller, hein ?

MARIE – Évidemment. Allez, va vite si tu es pressée.

EDOUARDINE – À tout à l'heure.

UN LONG TEMPS.

MARIE – Quoi ?

BERNARD – J'ai rien dit.

UN TEMPS

MARIE – On avance un peu ?

BERNARD – Oui oui... elle est douée, la petite, hein ?

MARIE – Très.

PUBLIC

ILS SONT ASSIS COMME UN PUBLIC. (T, U, V, W, X, Y, Z) ILS REGARDENT LE PUBLIC. LONG TEMPS.

T (à U) – C'est bizarre, quand-même, hein ?

U – Je dois bien avouer... je ne comprends pas grand-chose.

T – Oui oui. Je dis bizarre, mais c'est carrément chiant, en fait.

V – S'il-vous-plaît...

T – Pardon.

U – Ça fait combien de temps, là ? Une heure ?

T – Je ne sais pas, mon téléphone est éteint, évidemment. Mais ça doit bien faire une heure, oui.

U – C'est incroyable. Et il ne s'est rien passé en une heure ? Je demande ça, parce que je me suis endormi.

T – Vous avez bien de la chance, je suis insomniaque, moi. Mais non, il ne s'est rien passé depuis une heure.

V – S'il-vous-plaît, il y a des gens qui regardent un spectacle.

T – Excusez-moi, vous trouvez que c'est un spectacle ? Des gens assis qui ne disent rien et qui ne font rien pendant une heure, vous trouvez que ça mérite ce nom-là ?

V – Il va peut-être se passer quelque chose. Moi, je ne veux pas rater ça.

T – Ah oui ? Et s'il ne se passe rien ?

W – C'est peut-être ça, le concept.

T – Qu'il ne se passe rien ?

W – Oui.

T – A ce moment-là, vous allez vous asseoir dans votre garage. C'est pareil, sauf que ça coûte moins cher.

W – Non, mais le concept, c'est d'amener ça au théâtre.

U – Eh bien si j'avais su que c'était si intéressant d'amener des trucs au théâtre, j'aurais bien amené ma télé, moi.

X – S'il-vous-plaît, messieurs-dames, on voudrait regarder le spectacle.

U – Quel spectacle ? Excusez-moi, mais au bout d'un moment, on peut se demander. Moi, je suis assez ouvert, mais bon... regarder une bande de cons qui ricanent, si c'est de l'art, moi je veux bien être artiste, hein.

X – Vous ne comprenez rien.

U – Mais dites-moi ce qu'il y a à comprendre, alors. Ah, vous ne dites rien d'un seul coup.

X – C'est parce que j'essaie d'écouter.

U – D'écouter rien ?

X – Ecoutez, foutez-moi la paix, maintenant. Je fais ce que je veux.

U – Ouh lààà... pas la peine de s'exciter, hein, on fait ce qu'on veut aussi, nous.

X – Voilà, j'ai décroché, maintenant.

U – Je peux vous faire un résumé de ce qui s'est passé, si vous voulez.

W – Vous pouvez arrêter, s'il-vous-plaît ? Ça devient vexant.

T – Pourquoi ça devient vexant ? C'est vous qui l'avez écrit, ce spectacle ?

W NE RÉPOND PAS.

T – Merde. C'est vous qui l'avez écrit. Mais vous êtes dingue !

W – Ce n'est pas parce que vous ne comprenez pas que vous devez vous en prendre au public et gâcher leur spectacle.

T – Vous avez gâché leur soirée, je peux bien gâcher un truc aussi, moi.

W – Vous êtes un abruti.

U – Wouaw, vous vous faites engueuler par l'auteur lui-même.

W – Et vous aussi, vous êtes un abruti.

U – Et moi aussi ! Wouaw.

T – Dites, entre nous, ça prend longtemps pour faire un truc comme ça ?

W – Beaucoup plus de temps que ce que vous n'imaginez.

T – Ah bon ? Quoi, genre carrément cinq minutes ?

W – Taisez-vous, maintenant. Taisez-vous ou bien sortez et allez au cinéma voir des voitures qui explosent et des couples qui s'embrassent à la fin. Je crois que vous êtes plutôt fait pour ça.

Y – Excusez-moi, mais en même temps, ce monsieur a raison, il n'y a rien, là.

W – Mais vous êtes aveugle ou quoi ?

Y – Non, justement. Je ne suis pas aveugle ni sourd et donc je constate qu'il n'y a rien.

Z – Ouais, c'est de la merde.

Y – C'est même pas de la merde, il n'y a rien.

Z – Ouais, c'est trop chiant, je n'en peux plus. Depuis tout à l'heure, il y a une mouche qui tourne en rond au-dessus de moi et c'est mille fois plus intéressant que ce ça. Je vais péter un plomb. Je vais hurler si je ne m'en vais pas tout de suite.

W SE LÈVE.

W – Très bien ! Bonne idée ! Foutez le camp. Allez, foutez tous le camp de mon théâtre. Et vous aussi.

V – Ah mais nous, on aime bien.

W – C'est pas vrai, vous êtes juste des péteux. Je vous ai vu, vous vous emmerdez peut-être encore plus que les autres cons.

V – Mais je vous assure.

W – Mais oui, mais je m'en fous. Tirez-vous. Allez, foutez le camp. Partez !!!

TOUT LE MONDE SORT. W S'ASSIED ET CONTEMPLÉ LE PUBLIC. UN TRÈS LONG TEMPS.

W – Non, mais c'est bon, vous pouvez arrêter, il n'y a plus personne. C'était bien, hein. C'était pas mal. Bon, vous avez eu du mal à démarrer, ça s'est senti. Bon, Jean-Claude... où est Jean-Claude ? Ah, Jean-Claude. Tu peux mettre ton coude sur l'accoudoir et poser ton menton sur ton poing fermé, je n'ai pas de souci avec ça. En revanche, quand tu t'appuies sur tes genoux, on ne te voit plus. Tu comprends le... ? Pareil pour Nathalie. Sinon... ah oui, Jacques. Quand tu ris, tu ne dois pas rire de bon cœur, Jacques, ok ? Tu ris de désespoir, tu vois ? On n'est pas au cirque, tu vois ce que je veux dire ? Tu dois rire, mais tu dois rire comme on pleure. Tu dois rire comme on meurt, tu vois ce que je veux dire ? Je dis ça à Jacques, mais c'est valable pour pas mal d'entre-vous, d'accord ? Allez... rentrez chez vous et travaillez un peu le silence. Et tant que vous y êtes, refaites un peu la toux, aussi. Monique, la toux, c'était un peu limite. Tu dois projeter, tu vois ? Tu dois sortir cette toux comme s'il s'agissait du péché originel, tu comprends ? **IL TOUSSE.** C'est une toux de l'âme pas, une toux du corps, ok ? Bon, allez, à demain.

CONSEIL DE CLASSE

MARTINE – Bon. Alors, on va parler de quoi aujourd'hui ? Mmm ? Quelqu'un a une idée ? Personne ? Quelqu'un ? Bon. Aujourd'hui, nous allons parler de Stéphane Mallarmé. Qui est Stéphane Mallarmé ? Mmm ? Quelqu'un a une idée ? Personne ? Quelqu'un ?

JEAN-YVES – Madame, je...

MARTINE – Tutututut... Jean-Yves ! On lève le doigt pour parler.

JEAN-YVES LÈVE LE DOIGT

MARTINE – Je t'écoute, Jean-Yves.

JEAN-YVES – Je ne sais pas comment vous dire...

MARTINE – Mais tu peux le dire simplement, avec tes mots à toi, d'accord ?

JEAN-YVES – D'accord. Nous ne sommes pas en classe, madame.

MARTINE – Ah, tiens, Jean-Yves, voilà qui est curieux. Peux-tu m'expliquer cela ?

JEAN-YVES - Nous sommes en conseil de classe. Nous sommes des professeurs.

MARTINE – Ah tiens tiens tiens. Et moi, je suis qui alors ?

JEAN-YVES – Vous êtes... la directrice, madame.

MARTINE – Jean-Yves, c'est très drôle, mais nous ne sommes pas ici pour plaisanter, d'accord ? Bon. Est-ce que quelqu'un sait qui est Gus...

JEAN-PAUL – Martine, reviens sur terre, bordel.

MARTINE – On lève le doigt avant de parler.

JEAN-PAUL SE LÈVE ET GUEULE VERS MARTINE

JEAN-PAUL (HURLANT) – Martine, je vais te tuer si tu ne reviens pas sur terre immédiatement.

MARTINE S'ASSIED IMMÉDIATEMENT.

COLETTE – M'enfin, Jean-Paul, tu es fou ?

JEAN-PAUL – Ben non, c'est l'infirmière qui m'a dit que je devais faire ça quand elle décroche. Il faut hurler pour lui faire peur. Ça lui fait du bien, apparemment.

COLETTE – Non, mais arrêtez de vous engueuler, tout le monde s'engueule... ça sert à rien...

MARTINE – Ah ouais, merde. Je suis directrice. Merde. Excusez-moi, ça ne se reproduira plus. Poursuivez. (**ELLE RIT**) Désolée, hein. Je ne sais pas ce qui m'arrive, je pensais qu'on était en classe. (**ELLE RIT FORT**)

JEAN-PAUL – D'accord. Tu permets qu'on continue ?

MARTINE – Mais oui, chéri, vas-y, fais-toi plaisir.

TOUT LE MONDE SE REGARDE.

JEAN-PAUL – Heu... nous étions arrivés à... à Dekoninck. Bon résultats dans l'ensemble... sauf en français. 2 sur 20. Joël, tu peux expliquer ?

JOËL – Disons que c'est entre 1 et 3.

JEAN-PAUL – D'accord. Maintenant, tu peux expliquer pourquoi il a eu entre 1 et 3.

JOËL – Il ne sait pas lire.

JEAN-PAUL – Comment ça ?

JOËL – Quoi comment ça ? Quand tu lui mets un texte sous les yeux, il ne peut pas te dire ce qui est écrit.

JEAN-PAUL – S'il a des difficultés de lecture, il faudrait envisager une remédiations et...

JOËL – Il n'a pas de difficultés, il ne sait pas lire. Même un panneau STOP, il ne sait pas le lire.

JEAN-PAUL – Mais enfin, c'est impossible.

JOËL – Je pensais qu'il se foutait de moi au début de l'année, mais non... il ne sait pas lire. Rien. J'ai essayé de lui expliquer comment ça marchait, mais il n'a rien compris.

JEAN-PAUL – En cinquième secondaire, tout de même.

JOËL – Oui, je sais, c'est bizarre. Hier encore, j'ai passé deux heures avec lui sur la lettre « A ». Il n'a pas compris. Il n'a pas compris que quand il est écrit « A », on dit « A ».

JEAN-PAUL – Mais qu'est-ce que c'est, son problème ?

JOËL – Je ne sais pas, mais les lettres, il ne saisit pas le concept. Six mois que j'essaie. Rien. Je crois qu'il est trop con.

COLETTE – Pourtant, en géographie, ça va.

CATHERINE – C'est à moi que tu parles, là ?

COLETTE – Non, c'est à Joël.

CATHERINE – Ah bon.

COLETTE – Donc, je disais : En géographie ça va.

JOËL – Il sait lire en géographie ?

COLETTE – Ben oui, il fait un examen exceptionnel. Je crois que c'était le meilleur examen que j'ai vu de toute ma carrière. J'ai appris énormément de choses dans cet examen. Il a aussi fait un travail de deux cents pages sur une toute petite tribu de Papouasie avec témoignages directs, analyse structurelle des rites, de la mythologie, du fonctionnement social et j'en passe. Deux-cents pages. Il sera publié à la rentrée, d'ailleurs.

JOËL – Espèce de sale petit con...

CATHERINE – Quoi ?

MARTINE – On lève le doigt... Ah non, merde, pardon.

JOËL – J'ai dit : Espèce de sale petit con.

CATHERINE – C'est pour moi que tu dis ça ?

JOËL – Non, c'est pour Dekoninck. Il me fait croire qu'il ne sait pas lire alors qu'il va publier à la rentrée.

CATHERINE – Ok. Ok, je te crois. Mais fais quand-même gaffe. Ne viens pas m'emmerder, Joël Doneux. Ne viens pas m'emmerder, parce que quand on m'emmerde, je peux devenir une vraie salope.

JOËL – Mais je ne t'ai rien dit, Catherine.

COLETTE – Non, mais arrêtez de vous engueuler, c'est bête...

JEAN-PAUL – Je me demande si je ne vais pas démissionner.

JEAN-YVES – Pourquoi ?

JEAN-PAUL – Parce que... ne cherche pas à comprendre, c'est compliqué.

JEAN-YVES – Donc, je ne peux pas comprendre. Puisque c'est compliqué.

JEAN-PAUL – Jean-Yves, c'est tout maintenant. Laisse tomber.

JEAN-YVES (CHUCHOTE) – Ouais, ben je m'en fous, je suis trop con pour comprendre, de toute façon. M'en fous, à la salle des profs, je ne boirai jamais plus de café avec Jean-Paul. C'est plus mon copain. Pour toujours, que c'est plus mon copain.

COLETTE – Non mais arrête, Jean-Yves, ça ne sert à rien, là.

JEAN-PAUL – Michèle, tu ne dis rien.

MICHÈLE – Ouais. Bien vu.

JEAN-PAUL – Tu n'as pas envie de de dire quelque chose ?

MICHÈLE – Attends, je pffffff... popopop... heu.... non.

JEAN-PAUL – Je me sens un peu seul, là.

MICHÈLE – Si tu veux un câlin, demande à quelqu'un d'autre. J'ai pas trop envie de baiser.

JEAN-PAUL – Mais je me fais agresser par tout le monde ici !

MARTINE – Tututut... on lève le doigt.

COLETTE – C'est parce que tu es un petit peu dirigiste, peut-être.

JEAN-PAUL – J'essaie de prendre les choses en main pour qu'on avance. Tu crois que c'est ça qui va diriger le conseil de classe ? (*IL MONTRE MARTINE*)

MARTINE – Jean-Paul ! On lève le doigt.

JOËL SE LEVE, FRAPPE SUR SON BUREAU ET HURLE VERS CÉLINE QUI SURSAUTE.

JEAN-PAUL – Non, mais c'est bon, laisse tomber, ça marche deux minutes et puis ça recommence, c'est pas la peine.

COLETTE – Non, mais je crois qu'on est tous un peu énervés, là.

MICHÈLE – Toi, tu as une de ces facultés d'observation.

COLETTE – Je préférais quand tu ne disais rien.

MICHÈLE – Je sais, c'est pour ça que je parle.

JEAN-PAUL – Arrêtez de vous engueuler, c'est pas possible, cette histoire.

COLETTE – Non, mais on ne s'engueule pas, c'est lui qui m'agresse, alors je m'énerve, c'est normal.

MARTINE – Tututut ! Et s'il saute par la fenêtre, tu vas faire la même chose ?

JEAN-PAUL – Bon, je vous propose de revenir à Dekoninck un peu plus tard. Après, sur la liste, nous avons Crepet. Bon, tout va bien pour Crepet. 92 pour cents de moyenne, réussite dans tous les cours et donc réussite de l'année avec succès. On passe au suivant.

JOËL – Je ne suis pas d'accord.

JEAN-PAUL – D'accord. Quel est le problème ?



JOËL – Il ne sait pas lire.

JEAN-PAUL – Encore ? Mais c'est une maladie dans ta classe. Déjà l'autre, puis celui-là qui ne sait pas lire...

JOËL - Rien. Même pas son propre nom.

JEAN-PAUL – Je ne comprends pas... il a bien réussi ton examen, il a réussi toutes ses interros, tous ses...

JOËL – Ouais, je sais, mais il ne sait pas lire. À mon avis, il copie sur son voisin.

JEAN-PAUL – S'il copie, c'est qu'il sait lire, Joël.

JOËL – Ouais... je ne sais pas.

JEAN-PAUL – Est-ce que quelqu'un sait lire dans ta classe ?

JOËL – Non. Personne.

JEAN-PAUL – Très bien. Tu ne crois pas que tu es un peu exigeant avec eux ?

JOËL – Pas du tout.

JEAN-PAUL – J'ai l'impression que vous me faites marcher, là. Que vous me faites une blague. Vous allez dire que je suis parano, mais...

CATHERINE – Quoi ? Qui est parano ici ?

JEAN-PAUL – Mais personne, Catherine, j'ai dit parano comme j'aurais pu dire...

CATHERINE – Mais tu as dit parano ! Tu as dit parano, je me trompe ?

JEAN-PAUL – Non, mais...

CATHERINE – Je ne suis pas parano, ok ? J'espère que c'est clair pour tout le monde.

COLETTE – C'est très clair, Catherine.

CATHERINE – Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

COLETTE – ... que tu n'es pas du tout parano.

CATHERINE – (*ELLE LÈVE LES YEUX VERS LE HAUT DE LA PIÈCE*). Je ne suis pas parano, ok ? (*À COLETTE*) Cette pièce est truffée de micros. Ils ont mis des micros partout parce qu'ils croient que je suis parano.

COLETTE – Les gens sont méfiants, hein.

JEAN-PAUL – Est-ce qu'on pourrait en revenir à nos chers moutons ?

CATHERINE – Ouais ouais ouais, Jean-Paul. Jean-Paul Jean-Paul... tu es prof de math depuis combien de temps, Jean-Paul ?

JEAN-PAUL – Catherine, je ne vois pas le...

CATHERINE – Depuis combien de temps ?!!

JEAN-PAUL – Depuis quinze ans.

ELLE RIT

CATHERINE – Sacré Jean-Paul. Depuis quinze ans. Et tu es flic depuis combien de temps, Jean-Paul ?

JEAN-PAUL – (*IL RIT DOUCEMENT*) Heu... quoi ?

CATHERINE – Depuis combien de temps ?!!!

JEAN-PAUL – Mais je ne suis pas flic, Catherine. Je ne te comprends plus très bien. Je crois que tu es un peu fatiguée.

CATHERINE – Ouais ouais ouais, Bernrad. Sacré Jean-Paul, va.

ELLE S'ASSIED.

JEAN-PAUL – Bon.. On continue ou... ?

MICHÈLE – On va pas s'arrêter là. Moi, je ne me suis jamais autant amusé de toute ma vie.

CATHERINE – C'est pour moi que tu dis ça ? C'est moi qui casse l'ambiance ?

MICHÈLE – Non non, toi, tu nous fais bien avancer. Heureusement que tu es là.

CATHERINE – C'est ironique, ça ?

MICHÈLE – Oui.

UN TEMPS

MARTINE – Eh bien puisque vous êtes calmés, je vais pouvoir vous parler de Stéphane Malla...

MICHÈLE – Ta gueule ! Ta gueule, Martine. Tu l'ouvres encore une fois et je t'en colle une, tu as bien compris ?

MARTINE – Tututututut... on lève le doigt quand on...

IL BONDIT SUR LA DIRECTRICE. LES AUTRES (PAS CATHERINE) LE RETIENNENT.

JEAN-YVES – Arrête, Jean-Paul. Tu me fais mal...

JOËL – Ça ne va rien résoudre si tu la cognes, mon vieux.

COLETTE – Non, mais en plus, tu vas arrêter de me peloter, si tu veux bien...

JEAN-PAUL – Ça va, ça va, ça va, laissez-moi, c'est bon.

ILS LE LÂCHENT.

JEAN-PAUL – On devrait arrêter pour aujourd'hui. On reprendra demain.

CATHERINE – C'est à cause de moi, c'est ça ?

COLETTE – Non, mais Catherine, c'est pas la peine...

JOËL – De toute façon, pour moi, c'est tout vu. Personne sait lire.

MARTINE – Tutututut ! Les enfants, s'il vous plaît !

JEAN-PAUL – On se revoit demain. Peut-être.

CATHERINE – Ouais, je me casse. Je ne vois pas ce que vous cherchez en me faisant passer un sale moment comme celui-là.

JEAN-PAUL – Tu m'ôtes les mots de la bouche.

CATHERINE – C'est ça. Tu peux arrêter, j'ai tout de suite compris votre petit manège. La seule chose, c'est que je voudrais savoir ce que vous me voulez. Pourquoi vous ne me le demandez pas directement ? Pourquoi vous passez votre temps à m'espionner ? Vous croyez que je suis aveugle ou quoi ? Vous croyez que j'ai pas remarqué le vendeur de journaux au coin de ma rue ? Vous croyez que je ne sais pas que mes soi-disant voisins écoutent et regardent mes moindres faits et gestes ? Je ne parle même pas du boucher, du chauffeur de bus et j'en passe. Tous ces types qui n'arrêtent pas de me suivre partout où je vais. J'en ai marre de tout ça. Foutez-moi la paix. Laissez-moi vivre ma vie et foutez-moi la paix. Ou alors, tuez-moi

tout de suite si c'est ça le projet final. **ELLE PLEURE.** Tuez-moi tout de suite...
Bande de porcs !

ELLE SORT. UN LONG TEMPS. TOUS SEMBLANT CONSTERNÉS.

JEAN-YVES – Vous croyez qu'elle se doute de quelque chose ?

TOUT LE MONDE SE LÈVE. LA DIRECTRICE ALLUME UN CIGARE.

MARTINE – De toute façon, on poursuit l'opération. Jusqu'au bout. On ne change rien, c'est compris ?

JEAN-PAUL (UNE MAIN SUR L'OREILLETTE) – Oui, les gars. Prévenez l'équipe qu'elle rentre chez elle. Et tant que vous y êtes, dites à l'agent Richardson au kiosque à journaux et à l'agent Derry aux commandes du bus de faire attention, leur couverture est menacée.

JOËL – En tout cas, chapeau lieutenant. Vous avez un vrai talent pour la couverture.

MARTINE – Et encore, Johnson. T'as rien vu de mon talent sous la couverture.

ILS RIENT.

JEAN-YVES – Franck, c'est dingue, tu ressembles vraiment à une femme, là-dedans. Je te jure, c'est troublant.

COLETTE – On me l'a déjà dit, petit. Ne sois pas trop troublé, tout de même.

JEAN-PAUL – Bon. On va boire un verre, les gars ?

MARTINE – Jack, n'oublie pas d'avertir interpol, le FBI, la CIA, le KGB et toute la bande, hein. La loge secrète des francs-maçons qui dirigent la finance internationale, le lobby juif, les illuminati et les mecs qui viennent de Pluton, aussi.

JEAN-PAUL – Ouais, tout de suite, chef.

MARTINE – Allez, Andy. Bouge ton cul, on va boire une bière. Tu l'as bien méritée, cette bière. Tu as bien assuré dans le rôle du mec qui fait a gueule.

MICHÈLE – Ouais. Super. Merci. Allez-y, je vous rejoins.

MARTINE – Qu'est-ce que t'as ?

MICHÈLE – Il me faut un peu de temps pour sortir du personnage, chef. En attendant, cassez-vous et faites-moi pas chier.

TOUT LE MONDE SORT EN PAPOTANT. UN TEMPS.

MICHÈLE – Bande de cons.

NO BREATHING

AU RESTAURANT. UN HOMME ET UNE FEMME.

HOMME – C'était pas mal, hein ?

FEMME – Délicieux. Délicieux. Ça faisait longtemps qu'on ne s'était pas retrouvés un peu seuls.

HOMME – Oui. On devrait faire ça plus souvent.

FEMME – La vie n'est plus aussi simple que quand on avait vingt ans. C'est vrai, hein ?

HOMME – Oui.

FEMME - Quelle histoire, juste pour organiser une petite soirée en tête-à-tête. J'ai bien cru qu'on n'y arriverait jamais.

HOMME – Allez, on arrête de penser à ça. Ce qui compte, c'est qu'on y soit arrivés, non ? On pourrait s'épargner ça ce soir.

FEMME – S'épargner quoi ?

HOMME – Eh bien, je ne sais pas... on pourrait parler d'autre chose que de nos problèmes du quotidien.

FEMME – C'est une bonne idée, ça. Parlons de nos problèmes plus profonds.

RIRES.

HOMME – Ce n'est pas ce que je voulais dire. Tu vois ce que je voulais dire ?

FEMME – Je vois bien. Je suis désolée, je radote.

HOMME – Non, pas du tout. Je me dis simplement qu'on pourrait faire comme si tout allait bien.

FEMME – Oui oui, je vois bien.

HOMME – Enfin... tout va bien, je parle juste du quotidien, évidemment. Le quotidien et les problèmes du quotidien, tu vois ?

RIRES.

FEMME – Détends-toi, tu es en train de te créer un problème du quotidien, là.

RIRES.

HOMME – Quelle vie de fou, quand-même. Tu t'imagines ? On est là, tous les deux au resto, sans les enfants, sans téléphone, sans horaire à respecter, et on arrive encore à se stresser.

FEMME – Moi, ça va. Et toi, je sens qu'après un petit digestif ou deux, ça pourrait aller aussi.

HOMME – Oui, je vais faire ça, je vais noyer mon mal-être dans l'alcool.

FEMME – Tu peux y aller, c'est le taximan qui conduit.

HOMME – Ah c'est pour ça, le taxi, tu voulais me souler pour pouvoir profiter de moi...

FEMME – Ça y est, je suis démasquée !

HOMME – Bon, eh bien si tu as envie de profiter, tant pis, je mettrai mon orgueil de mâle de côté. Je cède à la violence, je vais devenir une victime, c'est comme ça. Qu'est-ce qu'il y a ?

FEMME – Rien. Je profite de te voir rire. Ça me fait du bien.

HOMME – Tu sais ce qui nous empêche de rire ainsi tous les jours ?

FEMME – Non.

HOMME – Ben moi non plus, mais si je le savais, je...

UN SERVEUR VIENT LES INTERROMPRE.

SERVEUR – Monsieur, madame, excusez-moi. Je vais vous demander de ne plus respirer dans l'établissement.

HOMME – Pardon ?

SERVEUR – Je suis obligé de vous demander d'arrêter de respirer. Enfin, je veux dire... d'expirer, surtout.

HOMME – Ah oui, la loi est passée ?

SERVEUR – Depuis ce matin, monsieur.

HOMME – Ah oui, je vois.

SERVEUR – Et comme vous êtes là depuis quatre-vingt minutes, vous avez donc rejeté 44gr de co2 dans la salle. Dans quelques minutes, vous aurez atteint les 50gr légaux. Je suis désolé de vous demander cela, mais si nous avons un contrôle...

HOMME – Non non, il n'y a pas de problèmes. Mais comment pouvons-nous faire ?

SERVEUR – Eh bien, comme tout le monde, monsieur. Désolé.

FEMME – Mais... on ne peut pas s'arrêter de respirer.

SERVEUR – C'est le règlement, madame.

FEMME – D'accord. Mais on ne peut pas. Si on arrête de respirer, on meurt.

SERVEUR – Oui, madame, mais le Co2 est aussi mortel.

FEMME – Peut-être, mais moins vite.

SERVEUR – Écoutez... je suis désolé, ce n'est pas moi qui fais le règlement. Je ne fais que transmettre.

HOMME – Ce n'est pas grave, chérie, on va sortir un petit peu, voilà tout. On doit s'arrêter de respirer combien de temps?

SERVEUR – Une dizaine de minutes par tranche de 20gr, monsieur.

HOMME – Donc, ça fait vingt-cinq minutes. C'est dommage qu'il pleuve autant.

FEMME – Tu l'as dit.

SERVEUR – Si vous revenez dans vingt minutes, on n'en fera pas un drame. Je dirai que vous êtes restés vingt-cinq minutes.

FEMME – C'est très aimable.

HOMME – En fait, ça tombe bien, je comptais aller fumer une cigarette sur le trottoir.

FEMME – Philippe !

SERVEUR – Monsieur, je vous en prie !

HOMME – Ben quoi ?

SERVEUR – Il y a des enfants et des personnes âgées dans l'établissement. Faites ce que vous voulez dehors, mais n'en faites pas état devant tout le monde, s'il-vous-plaît.

HOMME – Très bien. Je vais donc sortir d'ici pour aller respirer ailleurs pendant vingt-cinq minutes. Pour ne pas asphyxier les gens avec mon gaz carbonique.

SERVEUR – Merci monsieur. Et si vous désirez absolument... *(VOIX BASSE)* ... fumer...

HOMME – Oui ?

SERVEUR – Il faut que vous alliez à trente mètres, monsieur.

HOMME – à trente mètres de quoi ?

SERVEUR – De la porte d'entrée de l'établissement.

HOMME – D'accord. Mais je vais me retrouver devant la porte d'autres établissements.

SERVEUR – Il y a le cimetière à trois-cents mètres.

HOMME – Ah. Dans le cimetière, on peut ?

SERVEUR – Oui. Les gens y sont déjà morts.

HOMME – Super. Merci beaucoup et à tout à l'heure.

FEMME – Ce type est fou.

HOMME – Non, il applique un règlement. C'est pas lui qui a un problème, c'est le règlement.

FEMME – Qu'est-ce qu'on fait ? On ne s'en va ?

HOMME – Tu parles.

IL SE MET À RESPIRER TRÈS VITE.

FEMME – Qu'est-ce qui se passe ?

HOMME – Je consomme le reste d'oxygène auquel j'ai droit.

FEMME – Tu vas tomber dans les pommes.

HOMME – M'en fous, c'est mes pommes.

FEMME – Dépêche-toi, on arrive aux 50 grammes de co2. Et tout le monde nous regarde avec tes histoires de cigarettes.

HOMME – On y va.

FEMME – Tu pourrais appeler la baby-sitter pour qu'elle aère un peu ? Je parie qu'elle en est au moins à 200 grammes depuis le début de la soirée.

HOMME – D'accord... excusez-moi monsieur.

SERVEUR – Oui... ?

HOMME – Je dois téléphoner, vous savez où je peux trouver une cage de farraday ouverte à cette heure-ci ?

SERVEUR – Bien sûr, monsieur. Vous sortez, vous allez à gauche, et c'est au coin de la rue.

HOMME – Merci.

LE SERVEUR S'ÉLOIGNE.

FEMME – Il a l'air sympa, dans le fond.

HOMME – Oui, mais il utilise un after-shave pas du tout bio.

FEMME – M'enfin... on ne dirait pas, comme ça. Quel sale type.

HOMME – Tu l'as dit. On ne peut faire confiance à personne. Quel monde de dingues, quand-même.

EXISTENZ

FUMÉE, BRUITS DE TRAVAUX. LA LUMIÈRE SAUTE DE TEMPS EN TEMPS.

THOMAS – Bonjour madame !

CHRISTEL – Bonjour. Quelle poussière, dites. Vous faites des gros travaux...

THOMAS – Oui, on agrandit. On a plus assez de place.

CHRISTEL – C'est terrible, cette poussière, je ne vous avais même pas vu derrière votre comptoir.

THOMAS – Ah oui, ça arrive tout le temps. Les gens cherchent le comptoir.

CHRISTEL – Et le bruit ne vous dérange pas trop ?

THOMAS – Pardon ?

CHRISTEL – Le bruit...

THOMAS – Ah oui, il y a du bruit, désolé...

CHRISTEL – Non non, c'est pas grave.

THOMAS – Désolé, on est un peu obligés de malmener le client. Mais c'est pour la bonne cause, croyez-moi....

CHRISTEL – Oh, mais il n'y a pas de mal. Quand il faut, il faut...

THOMAS - Je peux vous aider ?

CHRISTEL – Oui. Je suis venu chercher ceci (**ELLE MONTRE UN PETIT POT DE PEINTURE**) chez vous l'autre jour et je me suis trompée, je pense. Est-ce que je pourrais... ?

THOMAS – Vous pouvez l'échanger, sans problème, madame. Vous avez le ticket ?

CHRISTEL – Oui oui.

THOMAS – C'est encore mieux. Vous voudriez prendre autre chose à la place, donc.

CHRISTEL – Oui. Je suis à la recherche d'une peinture spéciale pour les revêtements stratifiés... j'ai une amie qui m'a donné les références d'une marque. Voilà... (**ELLE LUI TEND LE PAPIER**)

THOMAS – Straticolor... je ne connais pas du tout cette marque.

CHRISTEL – Ah... je ne sais pas, vous avez peut-être autre chose qui... une autre marque qui fait la même chose.

THOMAS – Comment ?

CHRISTEL – Une autre marque qui fait la même chose ?

THOMAS – Je vais déjà vérifier... il y a peut-être moyen de la commander...

CHRISTEL – Je vous remercie.

IL TAPE SUR UN ORDI

THOMAS – Ah non. C'est curieux, parce que normalement, je peux commander tout ce qui est commandable.

CHRISTEL – Ah oui, ça, c'est...

THOMAS – Vous êtes sûre que ça existe ?

CHRISTEL – Eh bien... c'est une amie qui m'a donné la référence, donc... je ne sais pas, je me suis peut-être trompée en notant.

THOMAS – Oui, je pense bien, parce que visiblement, ça n'existe pas...

CHRISTEL – Bon, ben... écoutez, c'est pas grave. Vous avez une autre marque qui fait la même chose ?

THOMAS – Pour les stratifiés... mmmm j'ai ici un truc qui pourrait... non, en fait, c'est pas vraiment fait pour ça... et ici, une peinture... ici, j'ai une peinture pour le verre, les miroirs, tout ça...

CHRISTEL – D'accord.

THOMAS – Voilà. C'est un bon produit. Je vous le conseille. Tous les clients qui ont essayé en sont très contents.

CHRISTEL – D'accord. Mais c'est pour le verre.

UN TEMPS

CHRISTEL – C'est pour le verre !

THOMAS – Oui.

CHRISTEL – Je cherche une peinture pour les revêtements stratifiés.

THOMAS – Vous savez... si ça tient sur du verre, ça tiendra sur du stratifié.

CHRISTEL – Vous n'avez rien de plus spécifique au stratifié ?

THOMAS – Je ne pense pas que ça existe.

CHRISTEL – Comment ça ?

THOMAS – La peinture pour le stratifié. Je ne pense pas que ça existe.

CHRISTEL – Ah bon... On ne fait pas de...

THOMAS – Pas pour le stratifié. Pas à ma connaissance. Je veux bien regarder dans mon...

IL TAPE.

THOMAS – Non. Il ne trouve rien. Je pense que ça n'existe pas.

CHRISTEL – Ah. Mais comment font les gens qui doivent peindre sur du stratifié?

THOMAS – C'est pas quelque chose qu'on fait d'ordinaire.

CHRISTEL – Mais j'ai une amie qui a fait ça.

THOMAS – Votre amie, je ne dis pas. Mais ce n'est pas quelque chose qu'on fait souvent. En fait, c'est pas quelque chose qui se fait, normalement.

CHRISTEL – Ok. Je... je suis embêtée, parce que c'est précisément ce que je voudrais faire.

THOMAS – Je comprends. Je ne sais pas ce que je peux faire pour vous...

CHRISTEL – Bon, ben c'est pas grave... laissez tomber, j'irai voir dans un autre magasin.

THOMAS – Vous ne trouverez pas. Je pense que ça n'existe pas.

CHRISTEL – D'accord. Est-ce que vous avez du white spirit ?

THOMAS – Du white ?

CHRISTEL – Spirit.

THOMAS – Oui, bien sûr.

IL DÉPOSE UNE BOUTEILLE SUR LE COMPTOIR.

THOMAS – Ce sera tout ?

CHRISTEL – C'est de l'alcool à brûler...

THOMAS – Où ça ?

CHRISTEL – La bouteille... c'est de l'alcool à brûler.

THOMAS – Oui.

CHRISTEL – Vous n'avez pas de White Spirit ?

THOMAS – Ils ne le font plus.

CHRISTEL – Le White Spirit ?

THOMAS – Oui. Ils ne le font plus. Ça n'existe plus.

CHRISTEL – Ah bon...

THOMAS – Oui. Vous pouvez utiliser l'alcool à brûler, ça marche aussi.

CHRISTEL – Mais non, ça ne marche pas.

THOMAS – Si.

CHRISTEL – Moi, je vous dis que non. Ce n'est pas du tout la même chose.

THOMAS – Je la reprends ?

CHRISTEL – Oui. Vous la reprenez. Je n'ai pas besoin d'alcool à brûler.

THOMAS – Vous avez tort, vous n'imaginez pas tout ce qu'on peut faire avec de l'alcool à brûler. Vous prendrez autre chose à la place ?

CHRISTEL – Je ne sais pas... bon, ben donnez-moi un paquet de tue-mouche là-bas.

THOMAS – Des ?

CHRISTEL – Des tue-mouche... derrière vous.

THOMAS – Ah oui... on n'en vend plus.

CHRISTEL – Ils sont derrière vous.

THOMAS – Oui, je sais. On n'en vend plus. On a eu des accidents.

CHRISTEL – Ok... bon, ben je pense que je reviendrai plus tard.

THOMAS – Quoi?

CHRISTEL – Je reviendrai une autre fois avec mon ticket...

THOMAS – D'accord.

CHRISTEL – Au revoir...

ELLE CHERCHE LA SORTIE. ELLE FINIT PAR REVENIR VERS LE VENDEUR.

CHRISTEL – Je ne trouve pas la sortie.

THOMAS – Je pense qu'ils ont fini de murer la sortie. On va ouvrir une nouvelle entrée sur l'autre rue. La rue derrière.

CHRISTEL – Je fais comment pour sortir ?

THOMAS – Il faut qu'ils ouvrent l'autre sortie.

CHRISTEL – Et je fais quoi ?

THOMAS – Je disais qu'il faut qu'ils ouvrent l'autre sortie. Vers l'autre rue.

CHRISTEL – Oui, mais moi, je fais quoi ?

THOMAS – On ne peut plus sortir de ce côté-là.

CHRISTEL – D'accord, mais moi, je fais quoi ?

THOMAS – L'ancienne sortie n'existe plus...

CHRISTEL – Oui, mais je sors comment ?

THOMAS – Vous ne pouvez plus sortir par là.

CHRISTEL – Je sors par où alors ?

THOMAS – Comment ?

CHRISTEL – Je...

**NOIR. LA LUMIÈRE REVIENT LE TYPE DERRIÈRE LE COMPTOIR A DISPARU.
CLIENT APPARAÎT.**

CLIENT – Bonjour. Je cherche la caisse.

CHRISTEL – Elle était là il y a deux secondes...

CLIENT – Comment ?

CHRISTEL – Je ne sais pas où elle est...

CLIENT – Ok. Merci.

CHRISTEL – Vous êtes entré par où ? Hééé...

LE CLIENT DISPARAÎT.

CHRISTEL – Meeerde ! Est-ce qu'il y a quelqu'un pour m'aider ???

NOIR. LE BRUIT CESSE BRUTALEMENT. THOMAS ARRIVE EN SIFFLOTANT.

THOMAS – Madame... je peux vous aider ?

CHRISTEL – Je cherchais la sortie.

THOMAS – Eh bien la sortie, c'est... vous voulez aller sur le pont ou au casino ?

CHRISTEL – Pardon ?

THOMAS – Là-bas, vous arrivez sur le pont, si vous allez de ce côté, vous vous retrouvez au casino, puis à la salle de spectacle.

CHRISTEL – Je ne comprends pas. Vous ne vendez pas de la peinture ?

THOMAS – Tout va bien, madame ?

CHRISTEL – C'est quoi toute cette eau ?

THOMAS – L'eau... eh bien c'est... c'est l'océan. Vous êtes sûre que ça va ?

CHRISTEL – L'océan. Oui, c'est l'océan.

LE MARI – Ma chérie... je t'ai cherchée partout. Ça va ?

CHRISTEL – Hugo !

LE MARI – *(A L'HOTESSE)* Merci, madame.

L'HOTESSE S'EN VA.

LE MARI – Dis-moi ce qui se passe. Tu as... tu as encore..

CHRISTEL – Oui. J'étais dans une quincaillerie. Je voulais acheter ... je ne sais plus ce que je voulais acheter. C'était horrible.

LE MARI – Chut ! Ne t'en fais pas, je suis là. Viens t'asseoir...

RIEN EN VUE.

UNE GRANDE TABLE AVEC PLEIN DE GENS AUTOUR. ENTREE DU CAPITAINE.

INVITE – Ah, le voilà.

INVITE – Bravo !

APPLAUDISSEMENTS ET MANIFESTATIONS DE JOIE DISTINGUEE.

LE CAPITAINE – Bonsoir, mes amis. Bienvenus à ma table.

APPLAUDISSEMENTS.

LA CANTATRICE – Capitaine. Nous désespérons de ne pas vous voir arriver.

LONG REGARD ENTRE LE CAPITAINE ET LA CANTATRICE.

LE CAPITAINE – Vous savez, chère madame, cette fonction, aussi prestigieuse qu'elle soit, impose bien des contraintes à celui qui l'occupe. Mais me voici, finalement. Mesdames vous rivalisez d'élégance. Quant à vous messieurs, je ne puis que saluer l'effort auquel vous avez dû consentir pour rester sobres jusqu'à cette heure de la soirée.

PETITS RIRES ELEGANTS ET PETITS APPLAUDISSEMENTS EXQUIS.

LE CAPITAINE – Merci à vous d'être là.

REACTIONS ENTHOUSIASTES ET DELICATES.

LE LIEUTENANT – (*EN APARTE*) Capitaine, je voulais juste...

LE CAPITAINE – C'est bon, maintenant. Foutez-moi la paix, je crève la dalle et j'ai la tête comme un seau...

LE LIEUTENANT – Mais... capitaine, il y a un problème...

LE CAPITAINE – Vous voyez la gonzesse qui a dit qu'elle désespérait, tout ça... ? C'est Claudia Feccini. Vous savez qui c'est ? C'est une grande cantatrice, mais dans le fond, on s'en fout. Ce qui est important, c'est que je suis sur le point de me la taper. Je suis claqué. Je vais me taper un bon steak, et puis une bonne cantatrice. D'accord ? Alors maintenant, vous allez vous casser et régler vos petites histoires comme un grand.

LE LIEUTENANT – Excusez-moi, capitaine, mais je...

LE CAPITAINE – Chôûût... ta gueule...

IL S'APPROCHE DE LA CANTATRICE.

LE CAPITAINE – Chère madame, chers amis, pardonnez-moi ce petit contretemps.

LA CANTATRICE – Voyons, capitaine. Vous êtes tout pardonné. Nous sommes sous votre protection. Après tout, vous avez la responsabilité de nous mener à bon port, n'est-ce pas ?

LE CAPITAINE – C'est ce que je m'efforce de faire. Mais croyez-moi, la partie n'est pas gagnée, madame. Il y a cet énorme iceberg qui se profile à l'horizon. L'impact semble inévitable, hélas. La majorité d'entre nous périront dans les eaux glacées. Les survivants en sursis mourront pour la plupart dans les canots de sauvetage, affamés, assoiffés, gelés par le froid intense.

SILENCE GENERAL.

LE CAPITAINE – Je plaisante, voyons.

PETITS RIRES ET APPLAUDISSEMENTS.

LA CANTATRICE – Capitaine, vous êtes... vous êtes tellement drôle.

LE CAPITAINE – Vous savez, madame, nous autres, vieux loups de mer, aimons défier l'adversité par quelques traits d'humour. En plus, celle de l'iceberg, elle marche toujours bien.

LA CANTATRICE – Oui. Elle est comique.

LE CAPITAINE – Mais j'espère que je ne vous ai pas fait peur, madame. Je m'en voudrais.

LA CANTATRICE – Mais non, capitaine. Quand vous êtes là, je me sens en sécurité. Votre présence m'apaise. Vous semblez plus solide qu'un iceberg. Et certainement plus... moins froid.

LE CAPITAINE – Absolument. Merci. Je veux dire... tout à fait, chère madame. Je confirme. Tout à fait, je suis moins froid que... Je suis... je... en tout cas, il ne me fait pas peur cet iceberg.

LA CANTATRICE – Je n'en doute pas, capitaine.

LE CAPITAINE – En plus, il n'y a même pas d'iceberg, donc ...

LE LIEUTENANT – Capitaine !

LE CAPITAINE – Excusez-moi... je reviens tout de suite.

IL SE LEVE ET S'ECARTE DE LA TABLE. IL EST SUIVI PAR LE LIEUTENANT.

LE CAPITAINE – Alors... ce que vous allez faire, c'est que vous allez monter sur le pont, mettre une longue planche par dessus le garde-corps, et puis marcher dessus jusqu'à ce que vous tombiez dans la mer... comme ça, vous arrêterez de m'emmerder.

LE LIEUTENANT – C'est très sérieux, capitaine.

LE CAPITAINE – Ce qui est très sérieux, c'est la baffe que vous allez prendre sur la tronche si vous n'arrêtez pas tout de suite.

LE LIEUTENANT – Regardez.

IL LUI TEND UN APPAREIL ELECTRONIQUE.

LE CAPITAINE – Qu'est-ce que c'est ?

LE LIEUTENANT – C'est un écran radar, capitaine.

LE CAPITAINE – On peut le transporter, ce truc-là ?

LE LIEUTENANT – On n'arrête pas le progrès capitaine.

IL REGARDE L'ECRAN, PUIS LUI REND L'APPAREIL.

LE CAPITAINE – J'ai jamais réussi à lire ce machin. C'est quoi le problème ?

LE LIEUTENANT – Le problème, c'est que nous... comment dire ?

LE CAPITAINE – Rapidement, si c'est possible.

LE LIEUTENANT – Nous fonçons tout droit vers... en fait, nous fonçons vers...

LE CAPITAINE – Vers quoi ?

LE LIEUTENANT – Vers rien, capitaine.

LE CAPITAINE – Vous vous foutez de moi...

LE LIEUTENANT – Je ne me permettrai pas.

LE CAPITAINE – Vous me dérangez pendant que je réchauffe ma cantatrice pour m'annoncer qu'on va vers rien. Vous vous foutez de moi.

LE LIEUTENANT – Vous ne comprenez pas ce que je veux dire. Nous allons vers rien. Vers le Rien.

LE CAPITAINE – Vous voulez dire...

LE LIEUTENANT – Oui, capitaine. Je veux dire : « Rien ». Au delà de cette zone, c'est le Rien.

UN TEMPS. LE CAPITAINE SEMBLE BOULEVERSE.

LE CAPITAINE – Combien de temps ?

LE LIEUTENANT – Dix minutes, capitaine.

LE CAPITAINE – Ah ouais, quand-même...

LE LIEUTENANT – Je préviens l'équipage ?

LE CAPITAINE – Attendez, je vais le faire moi-même. **UN TEMPS.** Oh, et puis non, faites-le.

LE LIEUTENANT – Très bien, Capitaine.

LE LIEUTENANT SORT.

INVITE - Décidemment, capitaine, on ne vous laisse jamais tranquille...

LE CAPITAINE – Mes amis, j'ai une nouvelle à vous annoncer.

PETITS APPLAUDISSEMENTS...

INVITE – Bravo !

LE CAPITAINE – Non, mais c'est pas très rigolo.

LES APPLAUDISSEMENTS CESSENT.

LE CAPITAINE – Mes amis... nous allons bientôt arriver dans... rien.

UN TEMPS, PUIS APPLAUDISSEMENTS ET RIRES.

LE CAPITAINE – Non, mais c'est pas drôle.

SILENCE.

INVITE – Nous devrions arriver à New-York dans deux jours, capitaine. Je me trompe ?

LE CAPITAINE – Non, c'est ça.

INVITE – C'est donc normal qu'il n'y ait rien d'ici à New York.

LE CAPITAINE – Quand je dis qu'il n'y a rien, c'est rien. Pas d'océan. Pas d'eau, pas de poissons, pas de bateaux. Rien.

PETITS APPLAUDISSEMENTS HESITANTS.

LE CAPITAINE – Non, mais arrêtez d’applaudir, c’est gentil, mais c’est un peu la merde.

LA CANTATRICE – Quand vous dites qu’il n’y a rien, vous voulez dire...

LE CAPITAINE – Précisément. Rien. Le Rien.

INVITE – Vous parlez d’une sorte de brèche dans l’océan ? Je n’ai jamais rien entendu de tel.

LE CAPITAINE – Non, parce qu’une brèche, c’est quelque chose. C’est une brèche. Là, c’est rien.

INVITE – Nous allons mourir !!!

LE CAPITAINE – Non, pas vraiment, puisqu’il n’y a rien. On peut pas mourir quand on est rien.

INVITE – Mais qu’est-ce qu’on peut faire.

LE CAPITAINE – Ben... rien.

INVITE – Que va-t-on devenir ?

LE CAPITAINE – ... Rien.

AMORCE D’APPLAUDISSEMENTS, PUIS PANIQUE GENERALE.

LE CAPITAINE – Non, mais je comprends, mais... arrêtez, ça ne sert à rien.

INVITE – On ne pourrait pas faire demi-tour ?

LE CAPITAINE – Trop court. C’est un paquebot, pas une gondole. Ça ne se fait pas pas comme ça.

INVITE – Et s’arrêter ?

LE CAPITAINE – Pareil. C’est pas la peine d’essayer de trouver des solutions, il n’y en a pas.

LE LIEUTENANT REVIENT.

LE LIEUTENANT – Capitaine, le bruit s’est déjà répandu que nous nous dirigeons vers rien. Les hommes menacent de faire grève.

LE CAPITAINE – Dites-leur que je ne céderai pas à la menace. Dites-leur que tant qu'il existe je suis le capitaine de ce navire et que nous sommes en mer, tout comportement mettant en péril la sécurité des personnes sera sévèrement sanctionné.

LE LIEUTENANT – Mais nous allons disparaître dans cinq minutes, capitaine.

LE CAPITAINE – Question de principe. Ce n'est pas parce que nous allons disparaître que nous devons bafouer le règlement.

LE LIEUTENANT – Capitaine... il y en a un qui m'a dit que... qu'en fait... que vous...

LE CAPITAINE – Eh bien, Lieutenant, accouchez mon vieux.

LE LIEUTENANT – C'est vrai que vous êtes juif ?

LE CAPITAINE – Ça n'a aucune espèce d'importance.

LE LIEUTENANT – Mais... d'accord, mais... vous êtes juif ?

LE CAPITAINE – Les grands-parents de mon père sont originaires du sud de l'Italie. Ma mère, quant à elle était une petite immigrée hongroise. Ils se sont connus à la foire du midi.

LE LIEUTENANT – Donc... vous êtes juif ?

LE CAPITAINE – Pas du tout. Mon père était athée et ma mère témoin de Jehova. Allez dire aux hommes qu'ils reprennent leur poste et qu'ils attendent.

LE LIEUTENANT – Qu'ils attendent quoi ?

LE CAPITAINE – Rien. Qu'ils attendent.

LE LIEUTENANT – Est-ce que quelqu'un parmi vous est juif ?

LE CAPITAINE – Lieutenant ! Il n'y a pas de temps à perdre. Vous chercherez des Juifs plus tard.

LE LIEUTENANT – Bien, capitaine.

IL SORT.

INVITE – Excusez-moi, capitaine, mais je pense que personne ici ne comprend ce qui se passe.

LE CAPITAINE – Ah... comprendre... toujours vouloir tout comprendre... c'est une obsession de l'Homme moderne. Vanité, chère madame. Tout cela n'est que vanité... mon petit, vous voulez m'apporter quelque chose de circonstance ?

THOMAS – Whisky, capitaine ?

LE CAPITAINE – Champagne. Pour tout le monde.

NADINE PLEURE BRUYAMMENT...

PIERROT – Calme-toi ma chérie. Tout ça n'est qu'un mauvais rêve. Hein ?
D'accord ?

NADINE – J'ai tellement envie de fumer, tu ne peux pas savoir.

LE CAPITAINE – Fumez, madame, fumez donc.

LE CAPITAINE SORT LUI-MEME UN CIGARE.

CHLOE – Heu... excuse-moi, maman, mais... je ne voulais pas te l'annoncer comme ça, mais je suis enceinte.

NADINE – Ma chérie...

CHLOE – Du coup, si tu pouvais t'abstenir de fumer...

LE CAPITAINE ALLUME SON CIGARE.

LE CAPITAINE – Mazel tov, mademoiselle. *(IL REÇOIT UN VERRE DE CHAMPAGNE)*
Merci mon petit. *(IL TIRE SUR LE CIGARE.)*

LE CAPITAINE - Toute l'âme résumée
Quand lente nous l'expirons
Dans plusieurs ronds de fumée...

COLETTE – Dans plusieurs ronds de fumée... Abolis en autres ronds... c'est quand-même pas mal tapé, hein ?

MANON – J'ai un sentiment bizarre. Tout cela est très très bizarre.

LE CAPITAINE – C'est l'existence qui fout le camp, ça, ma petite fille. Rien ne se perd, rien ne se crée, sauf tout ce qui existe. Tout finit par se perdre... Rien ne se perd, rien ne se crée, j'ai jamais rien entendu d'aussi con.

LA CANTATRICE – C'est magnifique, capitaine.

LE CAPITAINE – Oui, et en plus je dis ça de manière purement gratuite. C'est même pas pour vous sauter dans votre cabine à la fin de la soirée.

LA CANTATRICE – Pardon ?

LE CAPITAINE – Laissez tomber, madame. Vous êtes tellement belle. Dansons, voulez-vous ? *(IL LUI TEND LA MAIN.)* Est-ce que l'orchestre veut bien faire son travail ou c'est trop lui demander ?

MUSIQUE. CERTAINS DANSENT. D'AUTRE RESTENT ASSIS.

MICHELE SE LEVE ET SE MET A PART.

JEAN-PAUL REGARDE SA FEMME QUI SEMBLE AVOIR DECROCHE DE LA REALITE. IL SUIV MICHELE.

JEAN-PAUL – Ça va ?

MICHELE – Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ?

JEAN-PAUL - C'est peut-être une erreur de leur part. Peut-être qu'il y a quelque chose entre nous et New York. Qu'il n'y ait rien, moi ça me semble bizarre.

MICHELE – Je voulais aller à New York pour trouver quelque chose. Je pensais que je pourrais trouver autre chose que rien. Rien, j'avais déjà trouvé. Il faut croire qu'il n'y a rien d'autre.

JEAN-PAUL – Je m'appelle Hugo.

MICHELE – Moi c'est Noémie. J'aimerais bien vous dire que je suis enchantée, mais dans le fond, je ne suis pas enchantée.

JEAN-PAUL – Je comprends.

MICHELE – C'est pas à cause de vous, hein.

JEAN-PAUL – Je comprends aussi.

MICHELE – J'ai l'impression qu'on s'est déjà vus.

JEAN-PAUL – Je crois qu'on se connaît, oui.

MICHELE – Vous pensez aussi ?

JEAN-PAUL – Oui. Je pense bien.

LE CAPITAINE – Allez, mes amis, dansez. Allez, on danse. Vous voulez rester assis pour le reste de votre existence ? Allez, bougez-vous un peu... on n'a qu'une seule existence.

LE LIEUTENANT – Capitaine, nous entrons dans la zone de...

LE CAPITAINE – Taisez-vous, lieutenant. Prenez une coupe et mettez-vous à l'aise.

LA CANTATRICE – Capitaine... Pardonnez-moi de vous parler ainsi, mais... vous m'excitez terriblement. Quel dommage qu'il soit trop tard. Je vous aurais dévoré comme un fruit de mer.

LE CAPITAINE – Ma belle cantatrice... ma belle cantatrice, vous parlez comme un barracuda.

MICHELE – Vous savez où on s'est rencontrés ?

JEAN-PAUL – Je ne sais pas plus où, mais j'en suis sûr.

BRUIT D'APOCALYPSE, LUMIERES D'APOCALYPSE. TOUTES SORTES DE CHOSES D'APOCALYPSE.

MICHELE – J'ai peur. Hugo, j'ai peur.

JEAN-PAUL – Donne-moi la main. Donne-moi la main et ferme les yeux.

LE CAPITAINE – Plus fort, la musique, bordel !

LA CANTATRICE – Vous êtes dingue, j'adore ça.

LE CAPITAINE – Tu n'as encore rien vu, pourtant. Si on avait pu vivre un peu plus...

ILS RIENT. TOUT LE MONDE EST SURVOLTE.

JEAN-PAUL – Voilà, ferme les yeux.

MICHELE – *(ELLE TOMBE DANS SES BRAS.)* Hugo...

JEAN-PAUL – Naomi...

LA CANTATRICE – Capitaine !

CHLOE – Maman ! Papa !

NADINE ET PIERROT – Ma chérie !

CAPITAINE – Dix... neuf... huit... sept....

TOUT LE MONDE ENCHAINE... SAUF MARTINE.

TOUT LE MONDE – Six... cinq... quatre... trois... deux... un...

TOUT LE MONDE RETIENT SON SOUFFLE. LA MUSIQUE S'ARRETE.

MARTINE – Une capsule par-dessus un bouchon. Quelle misère, cette vie...

NOIR.

SILENCE.

RIEN.